

SOMMAIRE

Henri IV avant la messe
Maurice De Wulf
Le médiévisme philosophique
En quelques lignes...
Les catégories du Beau
Les avant-coureurs du printemps
René Janssens
Les peintres de l'intimité
Défauts de la Monarchie belge
Pour consoler ceux qui souffrent

SAINT-RENÉ TAILLANDIER
Léon NOËL
Maurice DE WULF
* * *
Gaston COLLE
Adolphe HARDY
Gustave VANZYPE
René JANSSENS
Robert POULET
Omer ENGLEBERT

La Semaine

Nous sommes de ceux que la sensationnelle déclaration du Premier Ministre au Sénat, mardi dernier, a désagréablement surpris. Le ton, surtout, en était à tout le moins fort insolite. Passons sur des considérations préliminaires qui affichaient un dédain quelque peu exagéré à l'endroit d'un passé trop récent pour que sa connaissance soit sans importance sur les décisions à prendre. Ce n'est pas seulement « pour perdre son temps » qu'il est utile de méditer les erreurs commises depuis quinze ans, ou pour « écrire l'histoire au gré de ses passions imaginatives ». Très certainement les termes dont s'est servi le comte de Broqueville ont dépassé sa pensée...

« Comment peut-on empêcher l'Allemagne de réarmer ? » s'est demandé le chef du gouvernement. Que l'on nous permette de rappeler tout d'abord qu'il y a belle lurette que nous n'avons plus aucune illusion à cet égard et l'on voudra bien reconnaître que nous avons dit et répété ici, depuis longtemps : *plus rien n'est capable d'empêcher l'Allemagne de réarmer!*

Pour M. de Broqueville, il n'y avait que deux moyens également impraticables. Le premier : contrôler les armements allemands. Or l'Angleterre et l'Italie ne veulent pas... Le second : la guerre préventive. Folie et crime, dit le comte de Broqueville. Impossibilité, dirons-nous.

Citons :

Est-ce cela que l'on propose? (La guerre préventive.) J'estime, pour ma part, que c'est un remède pire que le mal, et qu'il ne peut même être envisagé, à moins que l'on ne soit atteint de folie ou de mentalité criminelle. Tant que subsiste un espoir d'arrangement, il n'est pas permis de provoquer un malheur immédiat et certain, pour en éviter un autre plus lointain et qui, par ce fait même, n'est pas aussi certain que le premier.

Que l'on dise que la guerre préventive est impossible parce qu'il ne se trouve personne pour l'entreprendre, rien de plus vrai. Mais faut-il vraiment être atteint de folie ou de... mentalité criminelle pour déplorer cette impossibilité? Il reste permis d'en juger différemment. Au risque d'être rangé par M. Paul Struye parmi les « quelques égarés de l'hyper-patriotisme », — que vient, diable! faire ici le patriotisme!... — nous persistons à croire qu'une guerre préventive coûterait moins cher — et serait donc un malheur immédiat et certain, mais moins grave — que la catastrophe à laquelle nous conduit une politique déplorable. Laissons là, d'ailleurs, une discussion stérile puisque nous sommes bien d'accord sur le fait : une guerre préventive est impossible. Maintenons, toutefois, qu'en morale humaine comme en morale chrétienne pareille guerre serait parfaitement légitime. Nous n'invoquons certes pas des considérations d'ordre religieux pour la justifier, comme l'insinue M. Struye, mais nous ne voyons pas au nom de quelles considérations d'ordre religieux on pourrait la condamner.

* * *

Donc l'Allemagne, au mépris de la signature donnée, réarme et n'a cessé de réarmer. Alors que faire?

De quoi s'agit-il? — demande M. de Broqueville. Non pas seulement de savoir si on tolérera ou non, et dans quelles proportions, un réarmement de l'Allemagne, mais avant tout d'éviter une course aux armements qui mènerait fatalement à la guerre.

Pour éviter cette course aux armements, le Premier Ministre affirme qu'il « ne reste d'autre moyen que celui de la négociation à l'amiable, entre les principaux intéressés, d'une convention limitant les armements ».

M. de Broqueville aime les paroles nettes, même dures pourvu qu'elles soient l'expression de la vérité. Eh bien la vérité, évidente pour nous, c'est que cette course aux armements, ON NE L'ÉVITERA PAS! On ne l'évitera pas, parce que l'Allemagne entend posséder la suprématie militaire. Toute sa politique le démontre. Toute sa vie nationale le crie. Or, si la France veut vivre, jamais elle ne pourra accepter que l'Allemagne soit quantitativement aussi armée qu'elle, ce qui, avec le dynamisme hitlérien, la mystique germanique, le potentiel de guerre allemand, donnerait, au Reich, une forte supériorité... Ce serait, tôt ou tard, l'invasion certaine et, en attendant, le chantage à la guerre.

Que veut l'Allemagne? Des... rectifications de frontières, des colonies, une flotte. Etes-vous prêts à lui céder tout cela pour éviter la course aux armements et donc la guerre? Les cantons redimés?... Et pourquoi pas le Congo?... En effet, pourquoi pas le Congo, nous répondait dernièrement un jeune intellectuel, le Congo qui nous coûte, en ce moment, x millions par an!...

Etes-vous certain que, après avoir obtenu tout cela, l'Allemagne prussifiée sera satisfaite? Ce passé, que le Premier Ministre nous paraît traiter un peu à la légère, autorise-t-il à croire que, la Prusse de demain, celle avec laquelle on espère s'entendre pour éviter la course aux armements, ne sera plus la Prusse d'hier, celle qui rêvait d'*imperium mundi*?

* * *

Il est permis de regretter que le discours de M. de Broqueville, si net à affirmer qu'il n'est plus possible d'empêcher l'Allemagne de réarmer — ce qui est vrai, — se soit borné à dire que seules des « négociations à l'amiable » sont encore capables d'empêcher la course aux armements. Sur quelles bases? Moyennant quelles garanties? Affirmer qu'une course aux armements serait désastreuse, même pour l'Allemagne, ne fait guère avancer le problème. Et proclamer que la « guerre est à jamais maudite par tout ce que le monde compte d'honnête et d'humain », ne convertira aucun revancharde prussien.

L'Allemagne veut l'égalité des droits. La lui accorder, c'est lui donner la suprématie militaire. Qu'en fera-t-elle? TOUTE LA QUESTION EST LÀ. Elle la possédait avant 1914 et elle finit par en abuser après de longues années de chantages et de menaces. Que fera-t-elle quand elle sera, de nouveau, la plus forte?

Au fond, la déclaration un peu tapageuse de M. de Broqueville, n'apporte rien de neuf. Le Traité de Versailles n'existe plus, nous dit-elle, inutile donc de s'y accrocher. Mais qui donc y croyait encore? Il n'y a plus qu'à reconnaître à l'Allemagne l'égalité des

droits, conclut-elle. Entendu, mais cela laisse la question entière : comment agir sur l'Allemagne hitlérienne? Comment faire pour éviter le chantage à la guerre? Comment?... Comment?...

A ce problème, nous ne voyons qu'une solution : une entente franco-italienne; mieux encore, une entente anglo-franco-italienne. Mais allez donc faire comprendre le problème prussien à l'Angleterre!...

Pour la paix de l'Europe, pour l'avenir de la civilisation occidentale, il est pourtant préférable, nous semble-t-il, de fortifier l'Italie plutôt que l'Allemagne. Limitation des armements, soit, mais à la condition de conclure des ententes certaines et efficaces entre peuples également intéressés à ne pas subir l'hégémonie allemande. Tout en donnant ses meilleurs soins à protéger ses frontières et à armer ses fils pour le cas d'une invasion nouvelle, la Belgique devrait s'employer à rapprocher ceux dont l'union est seule capable de maintenir la Prusse, et donc d'assurer la paix.

Ironie : dans le journal où nous lûmes la déclaration de M. de Broqueville on ammonçait que les États-Unis augmentaient leur flotte aérienne de 1,000 avions et la Grande-Bretagne sa flotte maritime de 24 unités. Mais, à propos, les Anglais reconnaîtront-ils à l'Allemagne le droit de construire une flotte égale à la leur? Ou l'égalité des droits ne vaudrait-elle que pour les forces terrestres? Décidément, non, la déclaration de M. de Broqueville n'est que *much ado about nothing*, comme disait Shakespeare... On parle de manœuvre. Nous voulons bien et nous souhaitons son plein succès, si manœuvre il y a. Mais seuls les *hard facts* importent. Attendons les négociations. On verra bien... En attendant Berlin illumine.

Après la harangue du Premier Ministre, nous eûmes un grand discours de notre ministre des Affaires étrangères. Auparavant, M. Segers, rapporteur, avait rappelé que, par une véritable spoliation, l'Allemagne avait évité les réparations et créé cette situation assez immorale d'une charge de guerre de 9 marks par tête d'habitant en Allemagne, alors qu'elle est de 47 marks en Belgique. Beau sujet de méditation pour professeurs de droit naturel et de morale.

Parlant de la Conférence du désarmement, M. Paul Hymans a dit :

« La conférence du désarmement a commencé ses travaux en février 1932. Depuis deux ans, la communauté des États s'efforce en vain de réaliser une entente. »

La cause de cet échec? L'Allemagne, et rien que l'Allemagne, une Allemagne que rien ni personne ne menace mais qui entend menacer les autres.

Comment négocier avec cette Allemagne-là, puisqu'il ne reste que ce moyen : négocier? Et quel prix faudra-t-il payer? Et qui paiera?

Pas plus que M. de Broqueville, M. Hymans n'apporta aucune précision nouvelle. Toute la situation est commandée par l'absence de volonté de paix de l'Allemagne. Toujours le même problème : par quel moyen rendre l'Allemagne pacifique?

Commentant et approuvant le discours de M. de Broqueville au Sénat, qu'il qualifie de « langage à la fois réaliste et courageux », — alors que nous serions plutôt tentés d'employer les adjectifs *inopportun* et *fâcheux*, s'adressant d'ailleurs bien plus à la manière et au moment qu'au fond même — M. Paul Struye écrit dans la *Libre Belgique* d'hier :

Il faut, à tout prix, éviter la course aux armements, qui, elle, risque de n'être que le prélude d'une nouvelle guerre plus affreuse que les autres.

Il faut donc éviter de laisser à toutes les nations, et en particulier, l'Allemagne, une liberté illimitée d'accroître, à leur gré, l'état actuel de leurs armements.

Il faut, en conséquence, faire l'impossible pour arriver à une convention de désarmement, qui peut-être devra se résigner à admettre un certain réarmement de l'Allemagne, mais l'entourer de mesures de limitation et de contrôle qui empêcheront le pire.

Et nous voilà une fois de plus devant l'éternel problème : comment limiter et contrôler la volonté de guerre de l'Allemagne? Pourquoi le Reich veut-il réarmer? Pour le plaisir? Pour le prestige?

Admettre un certain (sic!) réarmement de l'Allemagne, ne peut signifier que ceci : un armement proportionnel (mais pro-allemande) est avant tout, préjudiciable à notre pays. Le réarmement de l'Allemagne menace d'abord la Belgique.

Ce qui reste du discours de M. de Broqueville, après l'agacement provoqué sans doute par sa forme tranchante, c'est :

1^o Que la Belgique doit faire tous les sacrifices pour assurer sa défense;

2^o Que la France — car c'est elle surtout que vise l'égalité des droits — ne désarme qu'APRÈS avoir assuré sa sécurité.

Le tragique, le pathétique du cas, c'est que le manque d'une politique européenne antiprussienne (mais pro-allemande) est avant tout, préjudiciable à notre pays. Le réarmement de l'Allemagne menace d'abord la Belgique.

Ce qui reste du discours de M. de Broqueville, après l'agacement provoqué sans doute par sa forme tranchante, c'est :

1^o Que la Belgique doit faire tous les sacrifices pour assurer sa défense;

2^o Que la France — car c'est elle surtout que vise l'égalité des droits — ne désarme qu'APRÈS avoir assuré sa sécurité.

Un des grands méfaits de la démocratie politique aura été un étatisme corrompu et corrupteur. C'est lui qui rendit possible l'escroquerie de Bayonne, comme vient de l'écrire M. P.-E. Flaudin dans la *Revue de Paris*.

Chose curieuse, et qui rend bien sceptique sur une protection légale de l'épargne, l'escroquerie des bons de Bayonne s'est, en fait, développée non pas malgré, mais à cause du contrôle de l'Etat, d'une part sur le Crédit municipal de Bayonne et, d'autre part, sur les compagnies d'assurances privées et les caisses d'assurances sociales! La démonstration se trouve ainsi parfaite que l'intervention de l'Etat, loin d'apporter une garantie à l'épargne, constitue un danger nouveau pour celle-ci!

Ne peut-on pas soutenir, en effet, que le contrôle de l'Etat a conféré aux bons de Bayonne une fausse sécurité qui dispensait les prêteurs d'un contrôle plus minutieux des ressources réelles de leur emprunteur? Ne peut-on pas dire aussi que le contrôle de l'Etat sur les placements des compagnies d'assurances privées et des caisses d'assurances sociales libérait les administrateurs et les directeurs de celles-ci du souci de veiller plus attentivement à la valeur réelle de leurs investissements?

Trois contrôles superposés et s'exerçant à la fois sur le prêteur et sur l'emprunteur loin d'arrêter l'escroquerie l'ont ainsi aidé à se développer; c'est là le fait capital et c'est une des premières raisons de l'émotion du public.

Celui-ci s'est tellement habitué à l'ingérence de l'Etat qu'il n'a pu admettre une défaillance du contrôle pour des raisons techniques et qu'il l'a aussitôt attribuée à des raisons politiques!

L'opinion, qui veut croire encore à l'excellence de la bureaucratie, a préféré admettre cette corruption plutôt que sa défaillance. C'était une rude atteinte portée à la confiance que les citoyens doivent conserver dans la probité des administrations publiques.

La centralisation démocratique, essentielle au régime des partis, devait conduire à l'État-providence d'une part, à l'État faible d'autre part. Contradiction purement apparente. Dans la réalité cet État touche-à-tout et cet État sans autorité, sans force et sans prestige se combinaient pour former un composé fort vulnérable, à la merci des puissances occultes et des surenchères électorales.

Henri IV avant la messe

Les carillons de Notre-Dame

Le Pape, à Rome, attendait les effets de la conversion de « Navarre ». Il les voit, c'est le ralliement des évêques français autour du Roi français, et c'est le sacre. Ses perplexités peuvent être grandes car, d'autre part, le roi d'Espagne lui réclame pour « la défense de la chrétienté » troupes et subsides qu'il voudrait bien ne pas fournir. Il laisse à Paris s'agiter et fulminer son légat, mais le parlement de Paris qui siège à Tours a défendu aux Français d'entrer en rapports avec cet envoyé qui n'a pas présenté ses lettres de créance au « souverain légitime ». Ce légat n'est donc qu'un singe sur le toit, le petit Gaetano, évêque de Plaisance : il n'a aucune autorité, il a pu menacer les évêques des foudres de Rome s'ils recevaient la conversion du Roi et s'ils le sacraient, les foudres n'ont point éclaté. M. de Gondi est venu à Rome, plaider pour le droit et les libertés de l'Église de France. Le Pape ne les ignore pas : mais il se souvient du sac de Rome par les Impériaux de Charles-Quint; il lui échappe de dire à M. de Gondi qu'il ne désire pas devenir ce qu'il devient : le vassal et le chapelain du roi d'Espagne; il invoque sa pauvreté pour ne fournir ni troupes ni subsides, il laisse vider la querelle. Le sacre à Chartres c'était l'ascension mystique; maintenant il faut accomplir l'ascension politique : entrer dans Paris; après le cœur, la tête. Le terme est proche et devient facile. A Paris, si les portes sont encore closes, les oreilles s'ouvrent; il ne faudra pas être des derniers, songe plus d'un récalcitrant, à s'accommoder avec le Roi. Le duc de Mayenne a quitté la Cité; il est allé au-devant de quatre mille Allemands qui viennent à son dernier secours. Paris n'est plus gardé que par les troupes bigarrées du duc de Feria qui sacrent et injurient dans toutes les langues. Plus de commerce, le pain est rare et l'ambassadeur exige que la garnison soit nourrie d'abord. Paris sans roi, sans parlement, sans église régulière, stagne dans les relents espagnols. Il y a pourtant à Paris un gouverneur français, on a gardé cette apparence : c'est le duc de Brissac; lui aussi tend l'oreille, entend les rumeurs du dehors et les grondements du dedans. S'il livre la ville au Roi, il en aura belle récompense : gouvernements, pensions et titre de maréchal. S'il ne la livre pas, le Roi entrera tout de même, car les bourgeois lui ouvriront la porte. Avec le Roi, le duc de Brissac négocie, secrètement, mais il négocie, et pour justifier les allées et venues de ses messagers entre Paris et Saint-Denis, il dit qu'il est en procès avec son beau-frère Saint-Luc et qu'il a besoin d'échanger des lettres.

Le duc de Feria s'inquiète; il y a les bruits, les rumeurs, l'air des visages : on raconte que le Roi va entrer, on fixe le jour; aux faubourgs il faut renforcer les gardes, murer les portes; enfin, autour de la bergerie, on a bien le sentiment que le renard rôde. Brissac lui-même est suspect : les portes de la ville sont dans ses mains.

Il connaît les intentions d'Henri. Le Roi est tout prêt à entrer, en force, mais sans coup férir. Il veut bien la ruse, la tromperie, on en rira ensuite, mais pas de sang, autant par humanité que par politique. Il veut que les Français lui ouvrent les portes. Tout le dispositif se règle; pour rassurer le duc de Feria, le duc de Brissac

fera murer une porte, mais au même moment le Roi entrera par l'autre; au point où on en est on se contentera d'astuces d'enfants. Le duc de Feria est venu lui-même converser avec Brissac, exprimer ses inquiétudes, provoquer les ordres qu'il appartient au gouverneur de donner. Que l'ambassadeur se tranquillise; qu'il ne paraisse pas commander au gouverneur, de donner des ordres, cela déplairait aux Parisiens; qu'il rentre dans son hôtel, dorme tranquille; autour de sa demeure, Brissac va faire doubler la garde au cas où il y aurait pourtant quelque mouvement. Pendant la nuit, le gouverneur fera murer avec des pierres les portes qui ne sont que terrassées, peu d'hommes y suffiront; Brissac, lui, ne dormira point et le travail s'exécutera sous ses yeux. Il garde près de lui le prévôt des échevins, un petit nombre de gens armés et il y tient le moins d'Espagnols possible; la moindre rixe entre eux et les gardes français pourraient causer un tumulte. Le gouverneur a beaucoup parlé, le duc de Feria s'est rassuré; il est rentré en son hôtel, Brissac l'y fait bien garder, assez bien pour qu'il n'en puisse plus sortir; et Paris dort.

Pour murer les portes qui ne sont que terrassées, il faut d'abord enlever la terre qui les bouche, c'est-à-dire les ouvrir. Le 25 mars, à 4 heures du matin, le Roi doit se présenter à la porte Saint-Honoré. Brissac guette : une fusée doit donner le signal. Elle est en retard de deux heures, mais la voici qui monte dans la nuit printanière. Le Roi est tout proche. Il va entrer par une porte qui lui est assurée, en face des Tuileries. Un bourgeois de Paris a demandé à la garder seul avec ses six fils, et Brissac s'y précipite, car il veut être le premier. Une demi-heure plus tard le Roi est apparu; la porte est béante, le pont-levis s'est abattu, le Roi l'a passé comme s'il rentrait de la chasse; les gentilshommes qui le suivent sont si pressés qu'ils n'ont pas attendu, le pont-levis passé, que la barrière soit ouverte; ils se sont glissés, tout armés, par-dessous. Brissac a ployé un genou devant son Roi, lui a présenté une belle écharpe de broderie blanche. Aussitôt le Roi a dénoué la sienne, l'a passée au cou de Brissac, l'a embrassé en lui donnant le titre promis : « Monsieur le Maréchal. » Il faut payer vite et bien. Tout est convenu d'avance dans un opéra. Le nouveau maréchal offre les clés des portes au Roi sur un coussin de velours et le Roi les reçoit, « nous le croyons bien », avec contentement. Paris va s'éveiller, le duc de Feria aussi et tous ses gardes. C'est le moment le plus critique. Henri IV a voulu entrer en roi de paix, panache blanc au chapeau, écharpe blanche. Maintenant, il demande sa cuirasse et sa salade. Il va s'avancer dans la ville, le coup de conteau est possible, l'arquebusade probable, l'occasion est belle aux « tueurs ». S'il est pris ou blessé il n'en échappera pas. « De tels oiseaux que moi, dit-il, ne sont pas bons à mettre en cage ou en cage. » Dans les premières rumeurs du matin, la ville commence une nouvelle journée, la croit pareille à toutes les autres, lentes cloches des églises, des monastères, bruits de ménage. Un mot commence à voler de porte en porte, de fenêtre en fenêtre. Le Roi est entré dans Paris! On va voir les écharpes blanches; si le premier mouvement est d'effroi, si les échoppes à la hâte se

ferment, si les ménagères courent vers leur logis, très vite on se rassure. Des gens d'armes, sur de hauts chevaux, annoncent la paix. Le Roi est là, en force. On ne s'est point battu, on ne se battra point. Nul ne sera arrêté, ni inquiété. Que les Parisiens restent tranquilles dans leurs maisons; les royaux sont déjà au Grand et au Petit Châtelet, à l'Arsenal. Et le Roi, où est-il? Il est partout; de la porte des Tuileries il a couru à la porte Saint-Denis. On l'a vu, une pique à la main, qui aide à déboucher une porte et ses régiments entrent. Paris est une prison qui s'ouvre. A la vue des gentilshommes français et de leurs soldats, les Parisiens applaudissent, les trompettes françaises sonnent. Le Roi veut que l'entrée à Paris soit non une bataille mais une fête; il a pensé à tout et voilà les cloches de Notre-Dame, la Babillette et la Muette, la Jacqueline et la Marie, qui battent avec le gros bourdon à toute volée, comme au jour de Pâques: M. de Gondy a donné ses ordres et les églises répondent: l'Hôtel de Ville s'est rendu; les royaux sont à l'Université. Le duc de Feria est toujours gardé en son hôtel, mais à présent par les troupes françaises. Le Roi lui a déjà envoyé son message et Saint-Luc a eu le plaisir de le lui porter. Le Roi est à Paris avec son armée, il donnera à M. le duc de Feria sauf-conduit, à lui et à toute la garnison étrangère, pour se retirer dans les Flandres, à condition que ce soit dès aujourd'hui, à 3 heures. Et le Roi lui-même à la porte Saint-Denis lui souhaitera bon voyage et il est prié d'emmener le légat.

Le duc de Feria n'est pas un chef de guerre. Il a bien sa garnison de Wallons, Napolitains et Espagnols, mais sa force véritable c'était l'esprit de Paris, et au souffle de ce matin-là, l'esprit de Paris a tourné comme le coq sur la flèche des églises. Le duc de Feria a répondu qu'il partirait avec ses tribus. Il est déjà tout à ses bagages, il emmènera tout son monde et le légat le suivra.

* * *

Chez Henri IV il y a un accord spontané entre sa nature et sa politique; l'intuition est immédiate et juste. Il va tout de suite donner à cette entrée son caractère véritable. Il veut, encore tout poudreux, investir le cœur mystique de la cité, la maison mère des rois de France, Notre-Dame. Un gentilhomme a déjà couru l'annoncer au chapitre: le Roi va venir avec tout son cortège, il arrive; qu'on rassemble tout ce qu'on pourra du Chapitre, qu'on enlève les tableaux où le Roi est représenté en diable. Il veut voir la messe, que cette messe soit d'actions de grâces et qu'elle s'achève au chant du *Te Deum*.

Quel cortège! C'est tout le peuple. Le même qui, depuis cinq ans, a suivi tant de processions pour sauver la cité des entreprises du Béarnais! Combien de fois a-t-on exhibé les reliques, étendards, la chasse de sainte Geneviève, le chef de saint Louis! Ce matin, la noblesse française précède le Roi: cent gentilshommes, armés de toutes pièces, traînant leurs piques en signe de victoire et de paix.

Ce n'est point l'évêque de Paris, M. de Gondy, qui vient sur le parvis au-devant du Roi. Il n'a point fait partie ce matin du cortège militaire. Il n'y a qu'un simple archidiacre pour recevoir le Roi avec la croix et faire la harangue, si hardie que nous pouvons en supposer les termes convenus d'avance. Le clergé et le peuple vont chanter l'action de grâces, mais que le Roi se souvienne qu'il doit avoir soin de son peuple, le défendre, le soulager et que, bon Roi, il puisse avoir un bon peuple. « Pour la défense et le soulagement de son peuple, a répondu le roi, il y emploiera sa vie jusqu'à la dernière goutte de son sang. Il affirme sa foi catholique dans laquelle il proteste fermement de vouloir vivre et mourir, il en appelle de témoins Dieu et la Vierge. »

Il est entré. Se souvient-il du jour de ses noces, quand il montait au chœur avec Marguerite de Valois? Il est probable que non, qu'il est tout au présent et que nous seuls, plus songeurs, en ce

moment nous y pensons. Ce jour-là il n'y avait qu'un seul prie-Dieu devant l'autel; il était pour Marguerite. Cette fois encore, il n'y en a qu'un, il est pour lui; et Marguerite est à Usson; et l'on peut se demander quel lendemain aura ce règne d'un roi marié qui n'a pas d'enfant. Il s'est agenouillé; la messe est célébrée, il n'y a point encore de grandes orgues à Notre-Dame, mais le peuple a envahi la cathédrale, les tribunes, les galeries de l'abside; à pleine voix il chante les répons dans un ouragan d'allégresse. Au près du Roi on remarque un enfant de dix ans environ, vêtu de blanc, qui se tient debout. Des officiers le bousculent pour venir, de minute en minute, informer tout bas le Roi de ce qui se passe dans la ville. L'enfant revient toujours et regarde le Roi. « C'est un ange, a dit une femme, ne lui faites point de mal, il assiste notre Roi ». Le mot se chuchote: il y a un ange dans la cathédrale, vêtu de blanc. Le Roi a touché l'enfant, l'a pris par le bras; l'instant d'après, dans la foule qui presse, l'enfant a disparu sans qu'on sût ce qu'il devenait... c'était un ange.

Pauvre peuple. Il avait vu assez de diables et de furies, il pouvait bien à la fin, après tant de souffrances, voir un ange.

Que le Roi l'ait prévu ou non, la journée prenait un air de légende. On la mettrait un jour en image suspendue au mur des chaumières, une pour toutes les heures de ce jour de miracles; elles émerveilleraient les petits enfants, feraient pleurer les anciens.

Le peuple veut des enfants, y voit des anges; en voilà par petites troupes qui s'en vont par les rues derrière les hérauts à cheval. Ceux-ci clament le commandement du Roi: l'ordre et la paix. Les enfants distribuent à tout venant le billet du Roi, signé Henri, imprimé les jours passés à Saint-Denis et daté de la cinquième année de son règne. « Le Roi veut que toutes choses advenues, un cours des troubles soient oubliées, défend à tous ses procureurs généraux, leurs substituts et autres officiers en place, d'en faire recherche à l'encontre de quelque personne que ce soit; promet à son peuple en foi des paroles de Roi de vivre et mourir en la foi catholique, apostolique et romaine. »

* * *

Et les Espagnols? Ils sont déjà partis, avec le légat. A 3 heures, avait dit le Roi; il n'a pas manqué ce finale de sa belle journée. Au-dessus de la porte de Saint-Denis, il y a un petit logis pour les officiers de garde. Le Roi y est venu, s'est tenu debout à la fenêtre. *Ventre Saint-Gris!* il veut faire son adieu au duc de Feria, voir sa mine jaune. L'Espagnol a passé et, la porte franchie, il s'est retourné, il a fait, avec sa noblesse native, un salut grave; les capitaines, avertis de la royale présence, saluent à leur tour; les soldats défilent, la pique en bas, toutes mèches éteintes, puis les bagages, les femmes, les marmailles d'enfants. Une vieille Espagnole a apostrophé le Roi: « Ha! je le vois, crie-t-elle, je prie Dieu, bon Roi, qu'il te donne toute prospérité. Tu ne nous fais point de mal, de quoi, étant dans mon pays et quelque part que je sois, je te bénirai toujours. »

Le défilé a duré deux heures: le Roi ne s'est pas fatigué; il a beaucoup d'affaires, mais celle-là passe toutes les autres. Au salut, il a répondu brièvement d'un geste, en soldat, et quand les derniers Espagnols, Wallons et Napolitains ont enfin passé la porte, le Roi a lancé son sarcasme rieur: « Adieu! Messieurs, bon voyage, mais n'y revenez plus. » J'espère, a-t-il dit ensuite aux siens, ne jamais revoir un Espagnol de ma vie. « Il les reverra, à Fontaine-Française.

Les gravures du temps nous ont laissé cette image: le Roi à la fenêtre, la grande tribu hétéroclite qui s'éloigne dans la poussière, le légat dans son chariot bien clos, le geste de la main et l'ironique adieu.

Comme il y a eu la contagion de l'exécration et de la peur, il

y a maintenant celle de l'obéissance et de la fidélité. Nul ne veut être le dernier, du moins à Paris, à baiser la main du Roi, genou en terre. « Les curés, dit le Roi, ont été les plus méchants; surtout qu'on ne parle point de les punir : leurs prédications étaient aussi le « pain du prêtre » : « Nous ne pouvions prêcher autrement », disent-ils. « Qu'on les laisse réfléchir un peu, dit le Roi; ils sont encore fâchés; à ceux qui ne se défâcheraient pas, il offre toujours des montures pour s'en aller en Espagne. » Louons la clémence du Roi mais surtout la dextérité de son jeu. Il en a assez vu pour peser d'intuition la valeur d'un cœur, d'une conscience, comment l'un se gagne, combien l'autre s'achète; il a assez vu, trop vu, ce que fait la peur; elle est comme la nuit. Elle engendre les fantômes et les fantômes rendent fou.

Le Roi est entré à Paris le 22 mars; le 28, tous les officiers et conseillers du Parlement sont venus au Louvre prêter serment ainsi que la Chambre des aides et celle des monnaies. Le lendemain, c'est le recteur de l'Université avec tout son corps de théologiens : le 30, c'est la procession du Roi; il faut opposer cette image dans l'esprit des Parisiens aux processions de la Ligue. Cette fois c'est pour celui qu'on nommait de tous les noms du sabbat que sortiront de Notre-Dame les saintes reliques de la France. Le Roi les honorera, à la tête de tous les corps de la nation, entraînant derrière lui l'immense concours populaire. Dès cette première semaine il se rattache aux traditions monarchiques et séculaires; il a touché six cents pauvres malades des écrouelles : la rumeur se répand aussitôt que plusieurs ont été guéris.

« Monsieur de Pluviers, écrit-il alors, je vous prie de venir trouver en ce lieu où vous me reverrez en mon char triomphant. » Son char triomphant, c'est encore un assez mauvais carrosse à rideaux de taffetas vert : il aime s'y montrer, se faire voir des Parisiens; il y a souvent auprès de lui « sa Gabrielle »; elle vient de lui donner un fils. Il demande alors aux huguenots de ne plus nommer leurs enfants Malachie, Roboam ou Melchisédech, mais François, Louis ou Michel; mais lui, a nommé le sien César, et le second sera Alexandre. Ah! que n'a-t-il pu épouser sa Gabrielle! César serait aujourd'hui son petit dauphin; le père serait plus heureux, plus assuré de l'avenir. Il songe même encore quelquefois à cette infraction aux coutumes, épouser une sujette; il dit, comme à la cantonade, que, si la dame de Husson se laissait démarier, il voudrait épouser une femme bonne, plaisante, susceptible de lui donner enfants et dont il eût éprouvé l'humeur, le caractère. Sully se bouche les yeux à ce portrait de Gabrielle; quant à la dame de Husson, elle s'en tient à son dire : elle se laissera démarier si Henri contracte une belle alliance avec une princesse étrangère, non pour « la rivale qu'elle ne veut point voir en sa place ». Elle a raison, le petit César, né dans le double adultère, ne peut pas faire un Roi.

Voyons encore le Roi, vers la fin de cette première année à l'hôtel de Schomberg, sur les 7 heures du soir, près de sa Gabrielle. Elle fait la Reine et s'habille : la chambre est pleine de monde. Le Roi a auprès de lui ses cousins, Nemours, Soissons, quarante ou cinquante gentilshommes. La folle, Mathurine, lance ses excentricités familières; les perroquets jacassent; le Roi revient de la chasse; il est gai, familier, prend l'un par la tête, l'autre par les épaules; la porte s'est ouverte pour quelques gentilshommes annoncés des provinces et qui n'ont pas encore fait leur révérence au Roi; ils sont entrés en groupe et comme le Roi se baisse pour recevoir leur hommage, on le voit se reculer brusquement; le sang lui coule des lèvres : il y avait de la presse autour de lui; chacun voulait voir les provinciaux. « C'est ma folle Mathurine qui m'a blessée », dit le Roi.

Mais ce n'est point Mathurine; si libres que soient ses folies, elle n'a point donné de coup de tête au Roi. C'est encore un « pauvre innocent », il a dix-huit à dix-neuf ans; il est entré avec

les gentilshommes, il se tient debout, hébété, son couteau par terre; il espérait frapper à la poitrine; le Roi s'est baissé si vite qu'il n'a atteint que la lèvre en brisant deux dents. « Qu'on l'emmène, dit le Roi, et qu'on ne lui fasse point de mal. » Ce n'est qu'un couteau qui retarde, aiguisé en ces temps qu'il faut abolir dans l'oubli. Mais à quoi serviraient les officiers de justice si le malheureux n'était pas interrogé, mis à la question, torturé, sa maison rasée et brûlée, ses père, mère et frères chassés comme le bouc d'Israël? Son histoire, nous la connaissons d'avance : il a commis des péchés abominables, il a entendu dire, il a cru que ce coup sauverait sa pauvre âme de la damnation. On l'a clamé pendant cinq ans dans les chaires : « Il faut délivrer le royaume de l'Impie »; à Notre-Dame il a vu le Roi sous la figure du diable exposé dans les chapelles; la torture qu'il subit n'est plus rien, il le dit, auprès de celle qui l'a tenaillé jusqu'au moment où il a pris ce couteau qui luisait sur le dressoir de son père; il devait, lui disait une voix, accomplir un acte signalé. Il l'a manqué, mais le Ciel lui tiendra compte de son intention. Il va souffrir, mais s'en ira droit en Paradis.

Quant au Roi, il ne s'émeut guère. Volontiers il eut laissé échapper le malheureux. « Monsieur Duplessis, écrit-il, vous entendrez, par la lettre que j'ai commandé à Loménie de vous écrire, ce fruit des Jésuites et des Ligueurs. »

Il sait à qui s'en prendre : la Ligue est détruite, mais tous les Ligueurs ne le sont pas. Les Jésuites, en France, deviendront d'excellents Français, ils ne le sont pas tous encore; leur Ordre est né en Espagne, ils sont venus en France avec des vues politiques, on a trouvé dans leurs livres mêmes la doctrine de l'assassinat, du régicide. Ces livres sont écrits en Espagne, mais en latin; ils peuvent courir toutes les maisons des Jésuites. Comme le disait Jacques Clément quand le procureur La Guesle lui demandait s'il n'y avait pas chez les Jacobins des exaltés, si on ne prêchait pas à Paris l'assassinat du Roi : « Il y a du bon et du mauvais partout. » Il a pu suffire d'un seul, de quelque insinuation à double ou triple sens, d'une page d'un livre, d'un sermon entendu voici longtemps. L'idée couve, envahit une cervelle faible. Jean Chatel est entré dans la chambre du Roi comme un sonnambule court sur une gouttière au bord du vide. Quelle apparence qu'il pût tuer le Roi, entouré de cinquante gentilshommes ou, son coup fait, sauver sa vie!

Les trois attentats mémorables, et le dernier déplorable, sans compter les autres (il y en eut dix-huit au cours du règne) se ressemblent et les « tueurs » aussi se ressemblent : faibles d'esprit, courageux au martyre, muets au milieu des tortures sur des complices qu'ils ne sauraient, sans doute, ni nommer ni définir. Le complice, c'est ce couteau dans l'air qu'a laissé la Ligue. Shakespeare pouvait y songer en faisant luire un poignard aux yeux de Macbeth. Ce couteau luit aux yeux hallucinés, les poursuit dans leurs veilles, leur sommeil, leurs inquiétudes, leur remords, leurs espérances; il faut le saisir et s'en servir pour se délivrer de l'obsession. La Ligue est vaincue; mais si les bonnes têtes achètent contre espèces brillantes ou sonnantes leur reddition, il reste, comme en toutes choses, le résidu, les « malheureux ». Elle s'est servie de tout, de l'ambition des grands, de la fidélité aveugle des petits, de leur ignorance, des jalousies, des calculs, des espoirs mystiques, des talents, des vertus, du courage des forts, des tares des malades et de leur imbécillité!

* * *

Laissons Henri IV à sa belle escapade; on lui a mis un emplâtre sur la lèvre, la pointe du couteau lui a brisé deux dents. Son compagnon d'armes, d'Aubigné a fait un mot dont il est fier, qu'il replacera par deux fois dans ses Mémoires; la conversion du Roi l'a laissé grondeur, c'est un irréductible : « Sire, a-t-il dit, vous avez

renié Dieu de la lèvre, il vous a percé la lèvre, mais si vous le reniez de cœur, il vous percera le cœur. » D'Aubigné sera toujours le compagnon incommode, même insupportable; il faudra que le couteau ait percé le cœur pour qu'il se rende et pleure son maître avec des larmes brûlantes.

De ce compagnon intraitable, Henri IV dit, comme des curés : « Il est encore fâché, il faut le laisser réfléchir », et, en attendant, travailler, rebâtir la maison. Rosny, lui, a compris; il avait même conseillé l'abjuration; il veut voir les ennemis d'hier s'asseoir ensemble à la même table avec le Roi pour traiter ensemble des affaires. On voit le Roi arpenter la grande galerie du Louvre avec le duc de Rosny; il a gardé le geste familier, affectueux, tient volontiers en causant ses doigts liés à ceux du futur grand maître de l'artillerie, des finances et de toute chose, le futur duc de Sully. C'est un homme qui a des vues; la leçon a été si rude, les évidences crèvent les yeux : il faut donner du travail, détourner les esprits des dissensions religieuses ou civiles où leur tempérament s'anime sur des questions qu'ils ne connaissent pas; tout est difficile. Quand la noblesse oisive rentre dans ses châteaux délabrés elle dit que puisque les épées sont au crochet, elle va mettre de l'ordre dans ses affaires. Alors les châtelains exigent des paysans les taxations en retard, accablent le peuple de dîmes et de corvées, et le peuple contre eux se soulève. C'est ainsi qu'est née en Limousin la révolte des croquants. A force de dire que les nobles veulent les croquer, ils se sont vus affubler eux-mêmes du nom de croquants. « A leur compte, dit Henri IV, je me ferais aussi croquant. » Il faut occuper et intéresser la noblesse; elle a été brave, généreuse, lucide. Henri IV lui doit beaucoup, mais comment la récompenser sans l'affranchir de cette tutelle monarchique qu'elle tend sans cesse à rejeter? Ici le Roi peut, selon sa coutume, se gratter la tête, faire sauter ses lunettes sur ses genoux en cherchant la solution de l'insoluble problème. Il verra encore la conspiration de Biron; et ce problème, Richelieu le reprendra.

Il faut donner aux huguenots un inviolable statut; qu'ils n'aillent plus chercher chez les étrangers alliances, troupes et navires. Il faut encore, et c'est le moins difficile, fournir au peuple du travail payé; pour cela établir des manufactures, commercer avec les étrangers, vendre le plus possible, acheter le moins possible, arrêter, avec l'hémorragie du sang, celle des finances. Il faut instruire le bas clergé, qu'il n'aille plus au sacerdoce comme les ânes à la mangeoire; il n'a connu, en l'horrible crise, que sa passion, sa peur d'être dépossédé; après le dernier attentat, le Parlement et l'Université ont décrété l'expulsion des Jésuites; il a été prouvé que Jean Chatel avait été leur élève, qu'ils avaient justifié, du moins en Espagne, par quelque écrit, le meurtre d'un « roi indigne ». Les Jésuites vont partir, mais ils porteront à l'étranger une mauvaise semence avec leur rancœur, et aussi leurs talents qui sont incontestables. Il y a parmi eux de très bonnes têtes, de savants maîtres, ils instruisent très bien la jeunesse; on les rappellera. Il faut se servir de tout ce que tous se servent, dans une atmosphère assainie; le Roi prendra même son confesseur chez les Jésuites; ce sera le P. Cotton. Le mot d'ordre viendra désormais du Louvre. Le Roi leur montrera de la bonté, de la gaieté, un oubli total du passé et puisqu'il lui faut toujours un peu jurer, au lieu de dire : « Jarnidieu », il dira : « Jarnicotton ». Aux Jésuites il léguera même son cœur élément, pour le garder à La Flèche et ce vœu s'accomplira. A l'intérieur du royaume, avec les ennemis, il faudra faire des amis, tromper les vieilles haines, les métamorphoser en amitiés, alliances et services. Si Dieu prête vie au Roi, tout le monde y viendra, même les Guise, tous les Guise, même Mayenne. « Le gros duc » ne sera pas le dernier : le jour où il rendra son hommage, on le verra à Fontainebleau, fatiguant son obésité, aux côtés du Roi qui lui fait, au pas de course, les honneurs de ses jardins.

Encore une préoccupation, cette question qui a tant agité le royaume, la question de l'héritage de la couronne, comment se présente-t-elle? Dangereuse; le Roi n'a pas d'enfant, l'héritier du trône c'est le petit Condé, âgé de sept ans, le fils de deux générations de huguenots. Le Roi prendra cet enfant sous sa tutelle; comme Jeanne d'Albret a conduit son fils au préche, Henri IV conduira son neveu à sa chapelle. Il faut que l'enfant soit catholique et ne pas laisser recommencer avec lui la tragédie qui s'achève.

Au reste, notre Henri, pour être un roi sage, n'en sera pas moins un amoureux fol; il est ce qu'il est; tant que Gabrielle vit il sera tout à elle; mais au lendemain de sa mort, Sully prendra le Roi au lacet, par surprise, pour lui imposer le mariage politique. « Sire, lui dira-t-il, nous venons de vous marier »; et en même temps qu'il pleurera Gabrielle et qu'il se mariera, Henri prendra une nouvelle maîtresse, aussi avide qu'infidèle; les millions de baisers se distribueront avec une équité singulière à l'épouse, à Henriette d'Entragues, à M^{lle} des Essarts et tous les enfants du gynécée polygame, les légitimes (il y en aura six), les légitimés et les bâtards seront élevés près du père, chéris, soignés dans leurs maladies, tant par le Roi que par l'épouse, par les concubines et même par Marguerite de Valois, car « feue la reine de Navarre » vit en marge de la Cour, en « mie », en « sœur » affable et qui promet son héritage. Il y aura les chasses effrénées, le jeu, le plaisir, enfin, les bâtiments. On verra le Roi, le matin, au soleil, à Fontainebleau, assis sur un mur au milieu de ses ouvriers, des plans d'architecte sur les genoux, grapillant du chasselas de sa treille et puis, de subites mélancolies, le sentiment que si l'on n'a pas tout fait, on n'a rien fait et, à la fin, en un de ces jours d'abattement, de désespoir, de pressentiments... encore un « malheureux », une figure hâve, une barbe rousse, soudain surgie sur le marchepied d'une voiture, un bras dressé, un éclair, le couteau (1).

SAINTE-RENE TAILLANDIER.

Maurice De Wulf⁽²⁾

Lorsque nous vous invitons à cette réunion de famille, qui eût imaginé qu'elle serait assombrie par un deuil national?

S. M. le Roi Albert avait daigné s'associer par une généreuse souscription à l'hommage que nous rendons à M. le professeur De Wulf. Une fois de plus, il témoignait ainsi du vif intérêt qu'il portait à l'essor intellectuel du pays. Le Roi de l'épopée chevaleresque, le Roi de l'Yser, le Roi de la victoire restera aussi dans nos mémoires le Roi du Fonds national de la Recherche scientifique. Et nous ne pouvons oublier que dans cette même salle il assistait naguère en personne à la séance où notre Institut de philosophie commémorerait le souvenir du Cardinal Mercier et qu'il daignait ensuite se rendre dans nos jardins, pour inaugurer avec nous la statue de notre éminent fondateur.

Albert 1^{er}, le Cardinal Mercier, ces deux grandes figures s'unissent désormais dans nos regrets comme elles s'unissent dans l'admiration du monde. Quelle que soit l'intimité de cette séance, le souvenir du Roi la domine et met dans tous nos cœurs, avec une note de deuil, une note de gloire et d'immortalité.

(1) Ces pages formeront le chapitre final d'un volume qui paraîtra bientôt chez Grasset à Paris.

(2) Discours prononcé à la séance académique tenue à Louvain, le 7 mars, en l'honneur de M. Maurice De Wulf.

MON CHER MAÎTRE,

Voici près de trois ans qu'en cette séance solennelle que j'évoquais à l'instant, nous honorions le souvenir du fondateur de l'Institut supérieur de philosophie. C'est le disciple et l'ami fidèle du grand Cardinal que nous honorons aujourd'hui, le collaborateur assidu de son œuvre scientifique. Et moi, qui fus votre élève, je n'aurais certes aucune autorité personnelle pour vous apporter ici le témoignage reconnaissant d'une maison et d'une œuvre qui furent vôtres avant que d'être miennes; si j'ai quelque qualité pour le faire, ce ne peut être qu'en vertu de la charge que j'héritai de lui, et c'est comme en son nom que je puis dire aujourd'hui ce que fut jusqu'ici votre carrière au service de l'Institut.

« L'Institut. » C'est ainsi que depuis le jour où, petit étudiant, j'entrais à l'Université, j'ai accoutumé de l'entendre nommer, dans une formule abrégée où s'exprime le dévouement total et unique de ceux qui le fondèrent et lui vouèrent leur vie. Il était alors en voie de prendre sa structure définitive, succédant au cours isolé de philosophie selon saint Thomas professé d'abord par Mercier à la demande de Léon XIII. Et voici quarante ans, jour pour jour, que le 7 mars 1894, en la fête de saint Thomas d'Aquin, le Pape de la restauration thomiste signait le bref de fondation qui consacrait son existence au sein de l'Université. Dans ce bref, on lisait votre nom. En juillet 1893, le Conseil d'administration de l'Université vous avait nommé professeur agrégé à l'Institut en formation. Le bref pontifical sanctionnait cette nomination. En vertu de ce même acte, tandis que l'Institut était incorporé à l'Université, chacun des professeurs était attaché à l'une des facultés traditionnelles et vous deviez entrer de plein droit, l'année suivante, à la Faculté de philosophie et lettres.

Ainsi se réalisait le foyer d'études et d'enseignement conçu à la fois par Mercier et par Léon XIII et dont le Pape avait demandé avec instances la création. Mercier avait d'abord tenté de s'adresser à des maîtres déjà engagés dans la carrière; il n'avait pu obtenir d'eux l'unité de vues qu'il souhaitait. Il avait alors songé à recruter parmi ses premiers élèves de nouveaux collaborateurs, pénétrés de son esprit et dont l'effort se relierait spontanément au sien. Vous étiez l'un d'eux. Docteur en droit et en philosophie et lettres, lauréat du Concours des bourses de voyage, lauréat de l'Académie royale de Belgique, vous aviez brillamment obtenu ce doctorat en philosophie selon saint Thomas qui était alors le couronnement des études supérieures de philosophie organisées par l'école nouvelle et que nous avons depuis remplacé par le grade de Maître agrégé.

Mercier avait discerné chez vous les qualités qu'il aimait trouver autour de lui : l'entraînait au travail et la foi dans son idéal. Un jour, remontant la rue de Namur au sortir d'une leçon, devant cette façade de Saint-Michel où flambe dans la pierre l'ardeur entreprenante de notre passé belge, il vous avait dit à brûle-pourpoint : « Et pourquoi n'étudieriez-vous pas l'histoire de la philosophie scolastique ? » Dans l'enthousiasme de vos vingt ans, vous aviez dit : Oui. Et sur la parole du Maître, vous étiez parti pour cette grande aventure. L'Académie demandait une histoire de la scolastique dans les Pays-Bas; et bravement vous aviez entrepris cette tâche dont sans doute ni la docte compagnie ni vous-même ne pouviez soupçonner l'ampleur. Mieux encore, vous l'aviez réalisée, autant que faire se pouvait, avec les renseignements que l'on possédait alors. Au centre de cette histoire, vous aviez campé la figure de Henri de Gand, étudié directement dans ses œuvres, sur le sens desquelles tous les érudits, tels Huet ou Werner, s'étaient mépris. Entre-temps, vous aviez fait à Berlin et à Paris d'instructifs séjours, et, muni d'un bagage déjà respectable, vous étiez venu, à quelques pas d'ici, dans notre vieille aula d'avant l'incendie, défendre vos thèses. Vous aviez subi sans broncher le

choc de l'objectant professionnel de ce temps lointain, le redoutable P. de San, et votre doctorat laissait le souvenir d'une science mûrie, sûre d'elle-même.

Et voici que vous entriez d'emblée dans la carrière professorale, par l'exceptionnelle vertu d'un bref pontifical. C'était fort beau. Ce l'était peut-être trop; car dès ce même moment, de grosses nuées d'orage s'amoncelaient sur la jeune école groupée autour de Mercier. La nouvelle branche greffée sur le vieux tronc de l'*Alma Mater* par l'autorité de Léon XIII semblait à bien des yeux l'objet de soins exagérés; l'allure rapide et brillante de sa croissance paraissait quelque peu artificielle et dérangeait d'ailleurs des susceptibilités. Dès le début de l'année 1893-94, une atmosphère de défiance s'épaississait autour des nouveaux venus. Dans le même temps, certains milieux de la Ville Éternelle s'étonnaient que l'enseignement de la philosophie scolastique pût être confié à d'autres qu'à des élèves des universités romaines; ils s'étonnaient aussi que cet enseignement pût être donné en une autre langue que le latin; leurs défiances rejoignaient les défiances venues de Louvain, et ce double courant, montant jusqu'au trône de Léon XIII, faisait hésiter la haute bienveillance sur laquelle Mercier s'appuyait. Pendant quatre longues années, il allait falloir poursuivre l'organisation de l'Institut sous le signe de l'épreuve et de la contradiction.

Fidèle au Maître auquel vous aviez donné votre foi, vous avez tenu, avec lui, contre vents et marées, et ces mauvais jours vécus ensemble devaient sceller entre lui et vous une indissoluble amitié. Tenir, c'était vous résigner à professer dans un auditoire vidé par la tempête; c'était vous astreindre, pour désarmer les critiques, à enseigner en latin, — et je garde quelque part un vieux cahier intitulé *Logica formalis* qui témoigne de votre courage et de votre patience.

Mais tenir ne suffisait pas. Pour vaincre les défiances amentées autour du berceau de l'Institut, un seul moyen : s'imposer par une valeur scientifique incontestable. Et comment mieux en faire preuve qu'en étalant à tous les yeux des publications dont la haute tenue forcerait l'approbation? C'est ici que vous deviez apporter à Mercier un renfort de premier ordre, et c'est bien grâce à vous que le cardinal Satolli pouvait bientôt rassurer la confiance un instant ébranlée de Léon XIII; grâce à vous aussi qu'à Louvain l'Institut obtenait lentement la sympathie de tous les travailleurs sérieux.

D'autres diront à l'instant les étapes de votre professorat; je ne veux rappeler que vos travaux scientifiques et vos publications. Aussi bien n'est-ce point là que se trouve la base et la source de l'enseignement, ne faut-il pas qu'il découle de la recherche comme le trop-plein des eaux s'échappe en cascade de la vasque où jaillit une source vive?

C'est bien vous qui par un labeur constant avez fait de notre maison un foyer de publication philosophique dont l'action est devenue rapidement, à travers le vaste monde, un des principaux facteurs de la restauration thomiste. *Cours de philosophie, bibliothèque de l'Institut*, c'est vous qui inlassablement animez ces entreprises et avec elles celle qui les soutient toutes : la *Revue néoscolastique*. Dès le premier jour, en 1894, vous avez porté tout le poids de l'administration et de la rédaction, vous l'avez porté seul pendant treize ans, jusqu'au moment où moi-même, puis d'autres fûmes appelés à vous seconder. Elle est bien la fille de votre esprit : avec Mercier, vous en avez déterminé le plan, les tendances, les rubriques; après lui, vous l'avez maintenue, à travers toutes les vicissitudes dans la ligne du début; vous avez choisi ses collaborateurs, créé son public; vous lui avez donné, de trimestre en trimestre, cette contribution régulière qui fait la substance et la chair vivante d'un périodique. Le premier en Belgique, vous avez conçu et réalisé cette bibliographie exhaustive, le Sommaire idéolo-

gique des ouvrages et des revues de philosophie, arrêté en 1914, et que nous espérons reprendre bientôt.

La *Revue* compte aujourd'hui quarante ans. Elle tient un rang incontesté parmi les revues techniques de philosophie. Elle a vu son programme et jusqu'à son nom repris dans trois ou quatre langues. Elle a donné à l'Institut un rayonnement international incomparable. Pouvions-nous mieux faire que de vous offrir en ce jour un numéro spécial de la *Revue*. Pour une fois, il ne contiendra pas une ligne de votre plume; mais on y trouvera une esquisse de votre œuvre scientifique et une bibliographie de vos travaux. Sans les recensions, les chroniques, sans les articles de journaux, elle compte cent quatre-vingt-six numéros. Cours, essais, ouvrages, articles donnés à vingt revues différentes, communications aux académies, articles dans diverses encyclopédies scientifiques, comment pourrais-je passer tout cela en revue? Je ne puis que survoler les sommets, en rappelant d'un mot vos œuvres maîtresses.

Dans le programme de recherches qui s'imposait à l'Institut, une tâche essentielle était sans doute d'exhumer, de la poussière où elle dormait, l'ensemble de la philosophie médiévale. On en savait peu de chose lorsque vous commenciez votre enseignement. La plupart des historiens passaient sans transition de Plotin à Descartes, et c'était bien le cas du cours que vous aviez suivi pour le doctorat en philosophie et lettres, aux termes mêmes de la loi qui hier encore ignorait sereinement qu'il y eût eu un Moyen âge philosophique. Ce Moyen âge, vous aviez commencé de le découvrir en construisant votre histoire de la scolastique dans les Pays-Bas, et dès avant votre thèse doctorale, votre rêve se tournait vers une large synthèse historique de la pensée médiévale. Vous n'êtes pas de la race de ces chercheurs lents et timides qui se noient dans le détail et ne peuvent s'élever à des vues générales. Mais vous savez, d'autre part, que seul le détail précis et sûr fonde les synthèses légitimes, et vous avez largement pris votre part du travail collectif qui ressuscite sous nos yeux les maîtres du passé.

* * *

Votre choix s'est porté sur des hommes issus de notre sol. Il est vrai, dans la vie très internationale des premières universités, leur carrière s'est déroulée le plus souvent hors de chez nous, mais cela même ajoute à l'intérêt de la magnifique galerie que vous avez ouverte à la gloire de la patrie sous le nom : *Les Philosophes belges*. C'est Gilles de Lessines, puis Godefroid de Fontaines dont vous découvrez les manuscrits, dont vous identifiez la personnalité, dont vous publiez les œuvres et dont vous éclairez les doctrines; et par eux, vous jetez une lumière précieuse sur les querelles qui entourent la naissance du thomisme. Plus tard vous découvrez encore Henri Bate de Malines, cet encyclopédiste, précepteur d'un de nos princes, dont vous confiez l'étude à M. Wallerand. Et puis c'est encore Siger de Brabant, seigneur de première importance, et Siger de Courtrai, Guibert de Tournai, Gauthier de Bruges, David de Dinant, que divers érudits, sous votre direction, vont étudier et publier. Imposant cortège, qui sans doute n'est pas achevé.

Deux œuvres de synthèse se rattachent à ces recherches. D'abord, votre *Histoire de la philosophie en Belgique*. Composée à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de notre indépendance, elle développe et complète les cadres tracés dans votre *Histoire de la scolastique aux Pays-Bas*. Elle utilise, pour le Moyen âge, les données mises au jour dans la collection *Les Philosophes belges*. Mais bien au delà du Moyen âge, tout le long de notre passé, elle apporte une abondante moisson de faits inconnus, mis au jour par vos recherches. De Juste Lipse à Ubaghs, en passant par Arnold Geulinx; des cahiers de cours de l'ancienne Université de Louvain aux premières dissertations de nos académiciens sous

Marie-Thérèse, vous avez fouillé toutes les archives où pouvait se cacher un peu de philosophie, et vous en avez tiré ce tableau que nul autre n'avait tenté avant vous.

L'œuvre monumentale de votre carrière, c'est votre *Histoire de la philosophie médiévale*. Elle surtout est une œuvre de synthèse. Au moment où vous en préparez la première édition, aux approches de 1900, le chantier des recherches médiévales est en effervescence, de toutes parts surgissent des figures nouvelles sortant de la nuit des siècles; entre elles aucun ordre, aucune filiation. Vous êtes le premier à les ranger, à forger les cadres d'une histoire. Avant vous quelques indications chez Stöckl, chez Willmann, des vues occasionnelles de Baetmker et de Ehrle, c'est tout; vous créez de toutes pièces les premières vues d'ensemble et bientôt tous les manuels d'histoire vous les empruntent. Le miracle, c'est que ces vues tiennent toujours. Que de choses cependant découvertes depuis trente-cinq ans : c'est une foule qui se presse aujourd'hui dans les cadres où hier quelques docteurs se trouvaient isolés. Sans doute, il a fallu assouplir ces cadres, les élargir; à chaque édition vous serrez de plus près la réalité de ce passé qui ressuscite pour nous; les lignes générales subsistent et avec elles vos thèses essentielles, discutées sans doute mais toujours brillamment défendues. Il y a au Moyen âge une philosophie, et qui n'est pas une théologie, qui s'est formée sous des influences chrétiennes, mais qui n'est pas, en rigueur de termes une philosophie chrétienne. Malgré des divergences, la plupart des docteurs s'accordent sur un ensemble d'idées, un patrimoine commun, « *Gemeingut der Scholastik* », comme disait votre ami Baetmker, « *sententia communis* », comme disait le Moyen âge lui-même. Un pur historien refusera peut-être de suivre la ligne logique de ces pensées jusqu'au point où elles convergent en dessinant un système idéal; mais comment le philosophe renoncerait-il à chercher dans la suite des doctrines l'enseignement qu'elles lui livrent? Et l'historien, chez vous, est toujours doublé d'un philosophe.

Ce philosophe se plaît à suivre l'enchaînement des systèmes, il aime à relever la connexion qui existe entre les idées et la civilisation du Moyen âge. Pour lui, la scolastique n'est point morte, elle est un élément essentiel de cette mentalité occidentale qui se forme, dans le creuset du XIII^e siècle, avec notre monde moderne; elle devrait, à ce seul titre déjà, intéresser les penseurs d'aujourd'hui. Comme l'art ogival, elle exprime la race intellectuelle dont nous sommes; la synthèse scolastique fait le pendant de la cathédrale gothique; comme la cathédrale, elle nous dit, dans une langue qui peut passer, des vérités qui sont au-dessus du temps.

Votre *Initiation à la philosophie thomiste* est ainsi, à la fois, une introduction à l'histoire des doctrines et une conclusion de cette histoire. Dans le système où cristallise ce qu'il y a de meilleur dans la scolastique, elle veut nous montrer une pensée qui guidera la nôtre; elle la montre, à la fois, dans sa structure historique et déjà cependant exprimée dans les termes de notre vie et de nos préoccupations. Et vos études d'esthétique ne font que continuer la même ligne en appliquant quelques précieuses leçons thomistes aux expériences d'une sensibilité artistique que vous sentez frémir en vous-même et qui est toute moderne.

Ainsi toute votre œuvre s'unifie. Elle s'organise tout entière en fonction du programme que vous tracez en 1904 dans cette *Introduction à la philosophie néoscholastique* dont l'ardeur conquérante enflammait en ce temps-là les disciples de Mercier. *Vetera novis augere et perficere*. Dans ce programme, votre part était l'œuvre historique, mais entendue non point comme une vaine archéologie, mise au contraire au service d'un avenir de vie et de progrès.

Dois-je encore dire que cette part, vous l'avez glorieusement réalisée. Le prix décennal de philosophie, les doctorats honoraires, les distinctions académiques venues de tous les coins de l'horizon

scientifique proclament assez haut votre prestige. Cette journée achève de le consacrer. Nous avons voulu la parer uniquement de l'austère splendeur du travail et de l'érudition. Dans notre comité, rien que vos anciens élèves et les hommes d'études dont de communs travaux ont fait vos amis; et c'est la plus belle liste internationale que l'on puisse voir. Pour le numéro spécial que voici, rien que des études originales toutes consacrées à cette histoire de la philosophie médiévale dont vous êtes l'un des princes. Et vingt-trois collaborateurs ont répondu à notre appel; ils portent les plus beaux noms; ils viennent de France, d'Allemagne, d'Angleterre, des Etats-Unis, de Hollande, de Pologne, d'Italie, d'Autriche, du Canada. C'est l'univers savant qui vous offre ce volume.

La souscription publique que nous avons ouverte a obtenu des centaines de signatures. Amis, élèves, admirateurs, vous en feuillerez la liste à vos heures de loisir; elle vous dira quel écho reconnaissant accompagne de loin votre labeur solitaire.

Car ce labeur n'est point fini. Vous le reprendrez demain avec le merveilleux entrain que beaucoup vous envie. Cet entrain, puissiez-vous le garder, longtemps encore, pour la gloire de Louvain et de votre cher Institut!

LÉON NOËL,
Président de l'Institut supérieur
de Philosophie.

Le médiévisme philosophique

Après avoir remercié les organisateurs de la séance académique et les divers orateurs qui y avaient pris la parole, l'éminent jubilaire poursuivit :

C'est un des privilèges de la philosophie de créer, entre ceux qui comprennent de façon similaire ses problèmes et ses solutions, une amitié durable, bien plus une sorte de parenté spirituelle que les ans ne font qu'affermir.

Parenté spirituelle que j'ai contractée avant d'entrer dans l'enseignement, sur les bancs même de cette Université, avec un noyau d'amis, et qui s'étend aujourd'hui à une famille toujours grandissante, dont personne ne pourrait plus égrener tous les noms. Parenté spirituelle et philosophique, dont le chef et l'animateur fut un maître incomparable, vers qui se reporte notre souvenir, et dont l'invisible présence plane sur cette assemblée.

On dit que les morts disparaissent rapidement de la route des vivants, comme ces piétons qu'on dépasse, quand une automobile vous emporte par une grand route. Regardez en arrière : les silhouettes se rapetissent, et ont tôt fait de s'évanouir. Mais il est des figures géantes qui ne quittent pas l'horizon. Le temps a beau fuir, elles semblent se rapprocher des vivants, et ceux-ci n'en peuvent détacher leurs yeux. Le Cardinal Mercier — le restaurateur du thomisme moderne — est le père vénéré de cette grande famille spirituelle, qui n'a pas encore connu de défaillances. C'est lui, qui à des titres divers, nous a tous enivrés du nectar philosophique — *nectare philosophico inebriati* — le mot est d'un professeur d'Oxford, en 1283.

Par son action intellectuelle et morale, qui s'est répandue dans les sphères les plus diverses, il est directement mêlé à l'essor de ce médiévisme philosophique, dont aujourd'hui les débuts

revivent dans ma mémoire, et qui demeure à mon avis un des faits saillants du développement scientifique contemporain.

Lui-même n'était pas versé dans l'histoire philosophique du Moyen âge, qui d'ailleurs était rudimentaire de son temps, et il concentrait les efforts de sa pénétrante pensée sur l'utilisation doctrinale du thomisme. Mais il avait compris la nécessité de mettre en lumière une vaste période de la pensée occidentale, sur laquelle pesaient l'ignorance et le préjugé. Avec ce don de divination qui caractérise ceux qui sont des conducteurs d'hommes, il pressentait le travail qu'on était sur le point d'entreprendre, et quelles ressources devaient livrer ces recherches non seulement à l'histoire de la philosophie médiévale, mais à l'histoire de la philosophie moderne et de la civilisation occidentale.

Le jour où Mercier me parla de ce terrain non défriché du médiévisme philosophique, des joies que devaient réserver les fouilles qu'on y pratiquerait, du petit nombre de ceux qui y avaient établi des chantiers, il eut bien vite fait de décider de ma vie.

* * *

Aux environs de 1880 se clôturait, pour l'histoire de la philosophie médiévale, ce qu'on peut appeler la *période romantique*. Elle se caractérise par quelques traits typiques. La masse des historiens et des hommes de culture continuait de colporter le tenace et absurde préjugé, mis en circulation par la Renaissance et la Réforme, suivant lequel la scolastique n'aurait été qu'un fatras de subtilités inventées par des théologiens en mal de défendre le dogme. Peu d'hommes s'occupaient du Moyen âge philosophique et ils entreprenaient leurs recherches au hasard — car dans toute aventure *romantique* il y a une touche de hasard. Le dernier qui appartient à cette période est, je pense, M. Hauréau, un des grands archivistes de France. Il mourut en 1896, octogénaire, après avoir compulsé, et partiellement publié, une foule de manuscrits du fonds latin de la Bibliothèque nationale. Son grand âge ne lui permit pas de me recevoir, comme je l'eusse souhaité; mais peu de temps avant sa mort, il m'écrivit une lettre charmante, pleine d'encouragements.

Il était trop avancé dans la vie pour prendre part au vaste mouvement qui venait de se déclancher et qui ouvrit pour l'histoire philosophique du Moyen âge une période nouvelle et décisive, la *période des études critiques*. Ce renouveau est intimement lié à l'essor prodigieux que prirent vers le même temps les sciences historiques en général et la philologie en particulier. Le croirait-on? De vastes régions de l'histoire de l'humanité demandaient à être défrichées : la civilisation grecque antérieure au V^e siècle, l'Egypte de l'ancien empire, le passé des pays méditerranéens, et aussi le Moyen âge dont on connaissait sans doute certains aspects politiques, mais dont on ignorait la civilisation, la structure sociale, les mœurs. Le développement de l'histoire aboutit à de vraies conquêtes sur le temps; et il est intéressant de noter que ces conquêtes s'accomplissent de pair avec des conquêtes de l'espace. Les grandes nations achevaient de constituer leur souveraineté sur les continents; et Léopold II, qui créa le Congo belge, pouvait dire avec raison que les dernières terres disponibles de notre globe se partageaient sous ses yeux.

Le jour où l'on entreprit de traiter la scolastique médiévale à l'aide des méthodes critiques qui, depuis Ranke mort en 1886, et Traube n'avaient cessé de se perfectionner, le programme des recherches de philosophie médiévale était tracé — programme dont nul en ce moment ne peut se flatter d'embrasser l'étendue. Inventorier, classer, attribuer, lire, publier les œuvres philosophiques disséminées dans les grandes bibliothèques européennes et dans une foule d'abbayes, de collèges, de dépôts municipaux; recommencer d'un point de vue critique des éditions

anciennes presque toutes défectueuses ; refaire les biographies et les dépouiller du fatras légendaire dont les ont affublées les annalistes du XVI^e siècle ; comprendre le sens des doctrines, leur source, leur filiation, leurs antagonismes ; poursuivre les infiltrations de la philosophie dans les départements limitrophes de la théologie, du droit romain, féodal et canonique, dans l'art, dans les mœurs et dans toute la civilisation : ces travaux, et bien d'autres, font ressembler les siècles du Moyen âge philosophique à un vaste champ de fouille, où il faut s'engager avec un imperturbable esprit d'observation, avec une bonne provision d'optimisme et de patience.

Vers 1880, trois hommes de la plus grande valeur, les pionniers — de la science nouvelle — travaillaient dans des directions diverses, et communiquaient au monde savant les résultats de leurs recherches.

Tous trois ouvraient des sillons — *bahnbrechend*, pour reprendre le terme allemand — tous trois publiaient des textes, dessinaient des orientations, exhumaient des noms inconnus, ou à peine connus.

Le premier, auquel je remplis le doux devoir de rendre un tribut d'admiration respectueuse et de reconnaissance, est S. Em. le cardinal Ehrle, préfet de la bibliothèque vaticane. Auteur de travaux de premier ordre, il demeure le maître des maîtres, devant qui tous s'inclinent. Lors d'un séjour que je fis à Rome en 1896, il me donna des indications, qui devinrent pour moi des directives, et je me plais à voir dans le haut patronage qu'il a daigné accorder à cette manifestation, non seulement une nouvelle et haute marque de sa bienveillance, mais une récompense et un encouragement.

Le deuxième est Clemens Baeumker, d'abord professeur à Breslau, une des chevilles ouvrières de la *Görresgesellschaft*, grand promoteur du médiévisme philosophique en Allemagne, mort en 1924. Je l'ai connu de près à Strasbourg. Il m'avait voué une amitié sincère, dont il me donna des témoignages même pendant la guerre. Une même façon de concevoir les synthèses historiques nous rapprochait. Dès 1900, il accepta de relire sur épreuves ma première édition de l'*Histoire de la philosophie médiévale*.

Enfin, je salue avec un affectueux respect le R. P. Mandonnet, qui était alors professeur à Fribourg, et qui plus tard, dans la maison d'études du Saulchoir, me fit toujours le plus charmant accueil. Que de choses on apprend au commerce de ce grand connaisseur du Moyen âge ! C'est lui qui renouvela l'histoire de la pensée du XIII^e siècle, en dépistant l'averroïsme latin. Pouvait-il me donner une preuve plus sensible de sa bonté pour moi, que de réserver pour la collection « Les Philosophes Belges » la publication des œuvres inédites de Siger de Brabant ?

Ces trois hommes de science ont formé des équipes de travailleurs : aujourd'hui, ils sont légion ceux qui se vouent à l'étude du Moyen âge philosophique.

Il n'est pas possible de les citer tous ici. Spontanément me viennent sur les lèvres le nom de Mgr Grabmann de Munich, qui a repris les traditions de Baeumker et qui partage ma façon de comprendre le Moyen âge philosophique, — et le nom de M. E. Gilson, professeur au Collège de France, qui a su imposer la valeur de la pensée médiévale à des cercles jusque-là fermés, — deux savants dont la réputation est mondiale et qui à leur tour forment une nouvelle génération de disciples. Mais combien d'autres à côté d'eux : Baumgartner, Pelster, Geyer, en Allemagne ; Théry, en France ; Cl. Webb, Little, Carlyle en Angleterre ; Miguel Asín y Palacios en Espagne ; Birkenmajer et Michalski en Pologne ; Longpré et le groupe de Quaracchi, Masnovo et l'école de Milan ; Sassen à Nimègue ; Haskins, Faetow, Fand, Lacombe en Amérique.

Dans ce vaste mouvement de recherches, la Belgique n'est pas restée en arrière, et à Louvain même nos grandes communautés

savantes possèdent des spécialistes éminents, comme le P. Martin, les P. de Ghellinck, Hoccedez, Dom Lotin.

Le déblaiement systématique a donné lieu à la constitution de groupes qui se spécialisent de plus en plus, comme sur les champs de fouille d'Égypte et de Syrie ; groupe de chercheurs chez les Dominicains du Saulchoir, chez les Franciscains de Quaracchi, à Nimègue, à Munich, à Aix-la-Chapelle, à Oxford, à Madrid, à Milan, à Rome, en Pologne.

Ces défricheurs accourus de tous les pays du monde ont été amenés sur le terrain historique de la philosophie médiévale par des voies diverses.

Baeumker est parti de la Grèce et du monde arabe ; le P. Mandonnet d'Aristote ; le cardinal Ehrle, servi par une extraordinaire formation classique, y fut conduit, je pense, par la philologie et par la doctrine.

Mon ami Rand, formé à l'école de Traube, arrive par la latinité des premiers siècles chrétiens, et par Boèce. A tous la philosophie du Moyen âge occidental se révèle comme le prolongement de la philosophie grecque, juive et arabe.

Mais voici que d'autres ont suivi une route inverse, et remonté les âges. Gilson est parti du XVII^e siècle et de Descartes ; il se rendit compte que sans la philosophie du XIV^e siècle on ne peut comprendre pleinement le monde moderne, et du XIV^e siècle il fut mené bien vite aux XIII^e et XII^e siècles qui sont le cœur du Moyen âge. C'est là que la jonction s'est faite avec les pionniers partis du monde antique — comme dans le percement du Simplon, où les équipes italiennes et françaises attaquaient le rocher de deux côtés, et se tendaient la main au cœur de la montagne.

Non seulement des groupes se sont constitués, mais ils ont presque tous leur organe, si bien qu'il existe une bonne douzaine de revues spéciales consacrées exclusivement ou principalement à l'histoire philosophique du Moyen âge. Joignez à cela des collections de textes et d'études dont les volumes se multiplient suivant un rythme accéléré, des monographies et des livres dont le chiffre annuel croît sans cesse, vous comprendrez que ceux qui doivent manier ces masses de matériaux soient pris de vertige.

Décidément, la philosophie du Moyen âge est à la mode. Si on se reporte cinquante ans en arrière : quelle revanche ; quel renversement des situations ! J'ajouterai : et quel retentissement sur l'orientation même de l'esprit contemporain ! Car voici une autre particularité de l'histoire de la philosophie : par un choc en retour, elle agit sur la philosophie de l'historien. Un homme peut passer une vie à étudier les hymnes bouddhiques, la civilisation des Pharaons, le siècle de Virgile, l'architecture lombarde — sans rien engager de ses convictions intimes, je dirais sans compromettre son moi spéculatif. Il ne peut prendre contact avec les grands philosophes et scruter avec eux les énigmes du réel et de la vie sans que secrètement, ou ouvertement, il approuve ou désapprouve, il accepte ou rejette. Tôt ou tard il prendra position, pour ou contre leurs solutions. Or, nous assistons à ce significatif spectacle, que le rajeunissement de la scolastique, auquel plus personne ne reste indifférent, a bénéficié du formidable travail d'excavation dont le Moyen âge philosophique est l'objet. Le vieux levain d'aristotélisme et de platonisme, déposé dans les systèmes philosophiques du XIII^e siècle, a travaillé une foule d'esprits ; et après avoir abordé la scolastique en observateurs et en historiens, plus d'un a subi l'emprise de ses doctrines. Ils se sont souvenus que tout Occidental est Grec dans sa façon de penser ; ils se sont rendu compte que le Thomisme n'est, après tout, que l'adaptation de la pensée grecque à la mentalité des races qui ont façonné le monde moderne.

Quand sera terminé ce formidable travail de défrichage monographique auquel on assiste depuis quarante ans, et qui se poursuit sans répit ? Quand la connaissance du Moyen âge philosophique sera-t-elle aussi avancée que celle de l'antiquité classique, où

les découvertes documentaires ne portent plus que sur des détails? Nul ne peut le dire. Dès lors, nul non plus ne peut savoir à quel moment il sera possible de faire des synthèses définitives, et qui commanderont l'immensité des matériaux rassemblés. Mais dès aujourd'hui des triages se font; les directives du travail comparatif se dessinent; des résultats importants sont acquis.

L'œuvre sera parfaite par les générations qui lèvent — car la parole du VII^e livre de la République de Platon conserve son éternelle vérité: « Toutes les grandes œuvres sont pour la jeunesse ». Dans la bouche de Platon, cette parole est un appel vibrant. J'aime à le répéter devant la jeunesse travailleuse qui m'écoute. Au sein de notre grande Université, où le labeur scientifique est une tradition et un honneur, c'est aux jeunes qu'il appartient de continuer l'œuvre des anciens, et d'apporter leur collaboration à l'entreprise internationale dont j'ai essayé de retracer les débuts et la formidable expansion. »

MAURICE DE WULF.

En quelques lignes...

Le Dr Vachet

Le Dr Vachet est l'hôte fréquent de certaines tribunes belges. On le voit souvent arriver à Bruxelles. Il s'est fait entendre à Liège, Gand et autres lieux. La Belgique est le paradis rêvé des conférenciers français. Plus il en vient, plus on en veut. La Belgique n'est pas un pays protectionniste.

Les affiches belges assurent que le Dr Vachet est professeur à l'École de psychologie de Paris. Qu'est-ce que cette école? Je n'ai jamais rencontré personne qui m'ait pu renseigner. Elle est, en tout cas, moins connue des Parisiens que la Sorbonne ou que l'agent à barbe de la Porte Saint-Denis. Mais Paris est vaste; et il y a tant d'institutions utiles qui y prospèrent dans l'ombre! Il y a, par exemple, rue de Vaugirard, un prince russe qui dirige une École de sagesse. Une discrète plaque de cuivre signale la chose aux passants attentifs. Dernièrement, le prince sortait de chez lui, un cabas à la main, se rendant au marché. Il me buta, comme je lisais l'enseigne. Je l'interrogeai :

— Vous avez beaucoup d'élèves?

— Non! mais il y a commencement à tout.

— Combien?

— Combien m'a coûté cette plaque? Vingt-deux francs!

— Je demandais combien vous aviez d'élèves?

— Très peu! J'ai commencé par donner mon enseignement à ma femme et à ma fille. Cela m'a permis de mettre au point ma méthode. J'attends maintenant d'autres élèves. Voulez-vous vous inscrire pour un semestre?

J'ignore ce qu'enseigne, à Paris, le Dr Vachet, dans son École de psychologie. Mais, il paraît qu'à Bruxelles et à Liège, il s'en prend à Notre-Dame de Lourdes. A défaut des Français qui ne veulent rien entendre, il supplie les Belges de se joindre à lui pour empêcher la sainte Vierge d'accomplir des miracles. Il les engage aussi à pratiquer le nudisme, qui doit, selon lui, régénérer la Belgique, d'abord, et ensuite l'humanité.

Médecine préventive

L'affaire Stavisky aura beaucoup facilité la tâche de Dieu pour le jour du jugement dernier. *Quidquid latet apparebit.* Elle a, pour

une part, déblayé le terrain. Grâce aux journaux et aux commissions d'enquête, bien des secrets ont été découverts dont, sans cela, nous n'aurions eu la révélation que dans la vallée de Josaphat. C'est ainsi que nous venons d'apprendre que le Dr Vachet n'est pas seulement un psychologue et un apôtre, mais qu'il exerce aussi la médecine.

— Vous connaissiez le Dr Vachet? a demandé un commissaire à M^{me} Stavisky.

— C'était le médecin de mes enfants et de mon mari.

— N'est-ce pas lui qui a signé des certificats médicaux en faveur de Stavisky?

— C'est possible, comme il est possible qu'un chèque représentant ses honoraires ait été remis à ce docteur par mon mari.

— Qui avez-vous reçu à la villa Molière, au moment de votre accouchement?

— Restée six mois dans cette clinique, j'ai reçu la visite de M. Paul-Boncour.

Donc, pour ses couches, M^{me} Stavisky recourrait à un ministre des Affaires étrangères.

Et le Dr Vachet, à quoi servait-il? Le rapport Lescouvé l'indique :

« Le 20 octobre 1933, M^e André Hesse produisait un certificat des docteurs Marie et Vachet qui, ayant examiné Stavisky en présence de son conseil, déclaraient le prévenu hors d'état d'affronter avant plusieurs mois un débat judiciaire, tout choc émotionnel pouvant entraîner des poussées d'excitation délirante chez un sujet menacé de périméningo-encéphalite »

Comme quoi, l'affaire fut remise et l'escroc, une fois de plus, laissé en liberté. Ce n'est d'ailleurs pas à la périméningo-encéphalite qu'il succomba, deux mois après. Du moins, dut-il à son médecin d'éviter, en octobre, un choc émotionnel qui lui eût été contraire.

Ici apparaît encore cet idéalisme, cette bonté de cœur qui fait le fond de la nature du Dr Vachet. Il y a des médecins qui soignent leurs clients, quand ils sont malades. Il en est d'autres qui empêchent la maladie de venir, qui lui barrent la route. Ces derniers sont évidemment les plus méritants. En évitant, à Stavisky, tout « choc émotionnel de nature à entraîner des poussées d'excitation délirante », le Dr Vachet s'est placé au rang des « as » de la médecine préventive. Quant au chèque de 20,000 francs qu'il reçut à cette occasion, cela montre seulement que Stavisky savait parfois reconnaître le vrai mérite.

Au pays des aveugles

Une source inépuisable d'exemples, pour un professeur de logique abordant le chapitre des fautes de raisonnement et des argumentations vicieuses, est le journal intitulé *Jeune Europe*. Son numéro de février comble en particulier les espérances des amateurs de belles bourdes. C'est comme une liqueur bouffonne, une infusion d'herbes de la Saint-Jean, qu'il s'agit de déguster à petits coups pour en goûter tout le suc, sans pourtant éprouver les inconvénients des chats qui ont mangé de la jusquiame.

Délectons-nous d'abord des propos insensés de M. Henry de Jouvenel, jeune Européen pour femmes du monde et principal auteur du Pacte-à-quatre, d'où sortiront les prochains armements allemands. Voici le rôle que cet entrepreneur de désastres assigne à la « Fédération Européenne » qu'il appelle de ses vœux :

« Elle doit accoutumer les peuples à vivre en commun et à ne plus s'hypnotiser sur les barrières qui morcellent le vieux continent. Quand les uns attacheront moins de prix à les renverser, les autres attacheront moins de prix à les défendre. »

On pourrait continuer : quand il n'y aura plus de microbe de la peste, il sera inutile de se protéger contre elle. Quand tous les hommes seront bons et bien élevés, on pourra fermer les prisons et licencier les professeurs de bon ton. Etc.

« Quand les peuples... »

M. de Jouvenel déplore que l'Europe n'organise pas dans son sein la « division du travail ». Par exemple, pour illustrer la « pensée » de ce sociologue pour boudoir : la France, incapable de produire des céréales à bas prix, serait confinée dans la transformation industrielle, et tant pis pour l'esprit français, essentiellement terrien ! En attendant cet heureux temps, les protections douanières offusquent M. de Jouvenel et provoquent la guerre économique, suivie de la guerre tout court :

« Ainsi, dit sentencieusement notre Prudhomme... du monde, ainsi en sera-t-il tant que les peuples ne vivront pas les uns avec les autres comme vivent les individus d'une même région : en état de sécurité. »

Evidemment !... Soit : des pétitions de principes, des confusions d'effets avec les causes, et des aperçus superficiels. Au total, rien du tout, des mots. Si la puissance de pensée et la profondeur des vues de M. de Jouvenel devaient un jour faire florès dans une Fédération européenne créée par ses soins, nous nous hâterions de fuir ce paradis jusqu'en Monomotapa, ce pays fabuleux et philosophique fût-il engagé dans la pire des guerres.

Le pompon

Malgré les évidents mérites lapalissiens et calinotiques de M. de Jouvenel, il faut reconnaître pourtant qu'il ne porte pas à son chapeau d'ambassadeur le pompon de l'incohérence, fort disputé dans les rangs de la *Jeune Europe*. C'est à la barrette de l'abbé Jacques Leclercq que doit être fiché sans conteste cet attribut burlesque, quels que soient par ailleurs les efforts vers l'insanité, souvent couronnés de succès, soyons juste, de MM. Delaisi et Pierre Daye.

M. l'abbé Leclercq reconnaît en théorie la légitimité de la guerre défensive, mais en pratique il refuse de l'autoriser si l'on n'a pas démontré auparavant avec évidence, à chacun des miliciens rappelés pour la défense de la frontière, que personne ne tirera le moindre intérêt du fait des hostilités. Tant que cette preuve n'est pas donnée, le devoir militaire n'existe pas, selon ce singulier théologien.

« Le droit à la vie passe avant tout autre ! » proclame M. Jacques Leclercq, usant d'un vocabulaire un peu bien jacobin pour un homme de son caractère. Eh bien non, monsieur l'Abbé ! Il y a des cas où ce droit est primé par un autre, qu'on pourrait appeler le droit d'obéir.

« Les jeunes gens doivent exiger, qu'on prenne les mesures requises pour qu'on ne les oblige pas à un massacre stupide et criminel. » Certes, il est désirable que les gouvernements ne laissent pas le champ libre aux menées des « fabricants de canons », si toutefois ces menées existent. Mais en Belgique, étant données les conditions de la défense nationale, que ces précautions soient prises ou qu'elles ne le soient pas, le devoir militaire n'en est pas moins un devoir absolu, qui se déduit directement des commandements de Dieu.

« Le danger de guerre vient avant tout de la campagne menée par les fabricants d'armes », proclame tranquillement l'abbé Leclercq. Affirmation, aussi gratuite que... désarmante, qui ne dénote, fichtre pas ! un lourd bagage d'observations et de réflexions.

Rectification

Dans un écho inséré à cette place voici quelques semaines, se trouvait relevé certain article de M. Emmanuel Berl, directeur de l'hebdomadaire *Marianne*. Dans cet article, paru dans le numéro de 7 février dernier, cet écrivain franco-juif couvrait d'éloges MM. Daladier et Frot, auteurs du massacre de patriotes et d'anciens combattants qui marquera d'une tache indélébile la journée du 6 février. A la lueur des mitrailleuses de la veille, les propos de M. Berl prenaient un sens sinistre, que nous avions peine à accorder congrûment avec la qualité de Français.

Il paraît, d'après certaines informations nouvelles, que l'article visé, encore que publié après la honteuse fusillade, fut écrit avant. Sans plaider en faveur du flair politique et du jugement de M. Berl, ces textes n'ont donc pourtant pas le caractère particulièrement odieux que la date de leur publication paraissait leur attribuer.

M. Berl n'a pas fait la louange des ministres mitrailleurs : il s'est seulement trompé sur leur personne et sur leurs aptitudes. Ce n'est pas glorieux, mais ce n'est pas grave. Aussi nous devons nous de rectifier.

Pèlerinage

Les feuilles couleur de rouille montent à l'assaut du roc noir. Jusqu'à la route défoncée, des pierres en éboulis. Au-dessus du « Bon Dieu de Pitié » tournoie un vol de corneilles. C'est là... Le regard qui scrute la montagne haute est tout de suite arrêté, fixé, par un buisson de fleurs fraîches. C'est là, sur la pente qui dévale, que le corps a fini de rouler... On ne peut guère détacher les yeux de ce point légendaire que marquent des fleurs en jonchée et un drapeau. Il faut quelques minutes pour s'arracher au sentiment d'une présence. Alors, seulement, grâce aux drapelets qui jalonnent le sous-bois, jusqu'au rocher fatal, jusqu'à cette aiguille sombre, tout là-haut, on reconstruit la chute...

Des groupes nombreux stationnent sur la route. On parle bas. Il faut rendre grâce au Comité du monument royal. Le site de Marche-les-Dames gardera son visage, la nue et grandiose — et désormais tragique — sauvagerie de ses rochers. Tels les aimait le Roi, âpres et solitaires, tels ils demeureront. Ici, le sol ajoute à la mort quelque chose de pathétique. Il n'y a pas besoin de dresser une croix : le « Bon Dieu de Pitié » fait son geste de miséricorde. Des rochers et des fleurs, la mort et l'espérance...

Herriot tourlourou

L'auteur de *Madame Récamier* a des « réclamiers » trop zélés. Un « correspondant particulier » évoque quelques souvenirs du passage du soldat Herriot à la 1^{re} compagnie du 37^e d'infanterie (Nancy). L'article s'orne d'une photographie qu'on dirait extraite de *Tire-au-flanc*.

Le soldat Herriot sortait brillamment de la rue d'Ulm. Agrégé des lettres, agrégé d'histoire, il prenait rang parmi les « dispensés art. 23 ». Mais un lieutenant qui n'aimait pas les agrégés prétendit le « coller » à l'examen d'histoire :

— Veuillez me dire le nom des plénipotentiaires suédois à la Ligue d'Augsbourg ?

Et le mémorialiste ébloui de signaler que le soldat Herriot put donner les noms de deux sur trois des dits plénipotentiaires.

La voilà bien la disgrâce de la République des professeurs ! M. Daladier, qui enseigne l'histoire, peut-être citerait-il de mémoire les trois noms?... On ne leur en demande pas tant. Il ne s'agit pas de faire ici l'apologie du cancre. Même en politique, pour reprendre le mot de Barrès, il y a tout profit à n'être pas un imbécile. Mais

l'anecdote sur Herriot tourlourou ne prouve qu'une chose : en effet, ne lit-on pas, à la dernière ligne, que « le futur homme d'Etat aimait déjà à palabrer dans la fumée des pipes » ? Les Chequers dès Nancy !

La ligne directe Bologne-Florence

On l'inaugurera prochainement. Les travaux, commencés en 1913, interrompus pendant la guerre, repris en 1922, ont coûté une centaine de vies humaines. Le grand tunnel de l'Apennin, à double voie, dépasse les 18 kilomètres. De puissantes locomotives électriques doivent y remorquer les trains à la vitesse de 130 kilomètres à l'heure. Au centre du tunnel, là où débouchent les deux plans inclinés, se trouve une station d'où partent, vers le nord et vers le sud, deux galeries latérales à voie unique. Ainsi, les convois moins rapides pourront livrer passage aux trains directs. Une centaine de trains seraient mis en circulation chaque jour. Alors que la distance qui sépare aujourd'hui Bologne de Florence est de 133 kilomètres, demain le parcours se trouvera réduit à 90 kilomètres environ. Les trains les plus rapides mettaient deux heures et demie à trois heures : ils n'en mettront plus qu'une.

Il n'y avait plus de Pyrénées : il n'y aura plus d'Apennins !

« Mafia »

Chacun en parle. Comme dans la chanson, le Garde des Sceaux l'a dit à M. Sarrant, qui l'a dit au journaliste, qui l'a dit à la crémière, qui l'a dit à la portière... Et le fameux couteau aidant, le couteau aux deux taches de rouille, l'imagination bat et rebat la Combe-aux-Fées, sur le sentier des *carbonari*.

L'étymologiste consulté s'en tire par un procès-verbal de carence. *Maffia* : mot italien, d'origine obscure. En italien vulgaire, le mot a d'ailleurs le sens de « misère ». On date son apparition de l'année 1875. *Maffia* désigna surtout ces associations secrètes de l'Italie méridionale dont les membres comparurent, plus d'une fois, devant la Cour d'assises, engagés et rugissants, tels des fauves du maquis.

Le carnaval de Liège

Liège, la Cité Ardente, aurait-elle donc montré, le dimanche 18 février, première veillée funèbre de la Belgique en deuil, une attitude indigne de son loyalisme ? Quels que soient les scrupules que l'on éprouve à revenir sur d'aussi pénibles discordances, la question vaut d'être tirée au clair.

Deux points paraissent acquis. Un cortège composé de socialistes et de communistes (front unique) devait défilé dans la matinée pour protester contre Dollfuss, ce « dictateur de sacristie ». Il était difficile au maître de l'interdire. On s'accorde à reconnaître, au demeurant, que, dans l'ensemble, et malgré quelques « claironneries » hors de saison, les manifestants rouges furent suffisamment décents.

Plus grave est la continuation du carnaval. Les vendeurs de confetti et de mirlitons avaient fait, le dimanche précédent, des affaires d'or. Ils décidèrent de récidiver, bien que le 18 février (Quadragesime) n'entrât pas dans la liste consacrée des jours gras. Dès 2 heures de l'après-midi, on put les voir qui installaient leurs éventaires, vidaient sur les tables en plein vent leurs sacs gonflés de pastilles roses et bleues. Des marchands de vessies les renforçaient. Il s'agissait, assure-t-on, de liquider le stock de Binche (on sait, en effet, que l'administration communale avait interdit, cette année, les vessies chez les Gilles). A ce moment, semble-t-il, au moment où s'étalait la pacotille multicolore, où retentissait le

bruit des premières « assommades », il eût été prudent de prendre des mesures de police. Car de compter sur la dignité patriotique de toute la population, y compris les gamines émancipées et les escoliers prompts à la noise, l'expérience a prouvé que c'était, hélas ! illusion vaine. Cependant, à la Maison libérale, un bal d'enfants (« paré et travesti ») se complétait, le soir, d'un bal d'adultes ! On dansait encore à minuit, au profit des œuvres scolaires !

Tout ceci est infiniment regrettable. Nous tenons de source certaine que des étrangers qui débarquaient à Liège, encore tout émus de la catastrophe de Marche-les-Dames, n'ont pas caché leur légitime indignation.

Certes, il ne faut pas imputer à toute la population liégeoise les exploits isolés de quelques malotrus. Liège a pris sa part — largement — du deuil national. Nulle ville de Belgique ne fut plus abondamment, plus pieusement pavoisée. Le lundi soir, par trains entiers, les « Anciens » de l'Yser accoururent à Bruxelles ; le jeudi, ils étaient des milliers. C'est précisément pourquoi, parce qu'elle tient à son renom de citadelle avancée du patriotisme belge, aux marches de l'Est, que Liège entend se laver d'un soupçon injurieux. Honte à ceux-là qui par lucre, par gonjaterie ou par couraïse, n'ont pas craint de faire tort à l'unanimité de la douleur !

La plus éminente

Le culte qu'ont les Américains pour le plus grand monument, le plus vaste club, le plus beau jazz, le plus fort boxeur les incite à fêter chaque année la femme la plus éminente. En 1932, c'était miss Amelia Earheart, l'aviatrice, qui avait été proclamée *the most eminent woman in the world*. On vient de décider que miss France Perkins, ministre du Travail, était l'illustration de 1933. Les journaux féminins en tirent cette leçon que la femme ne saurait être mieux à sa place qu'à la tête d'un ministère où le sens pratique, le sens des réalités et des détails sont indispensables.

Cette façon d'apporter de l'eau américaine au moulin du féminisme européen est assez simpliste. Il suffit, d'ailleurs, d'ouvrir les quotidiens américains pour constater que miss Perkins a déçu. Elle a déçu, semble-t-il, à la fois par l'excès et la carence de certaines vertus féminines. C'est ainsi qu'elle a fait tellement sienne la cause des travailleurs qu'elle n'a tenu aucun compte des intérêts patronaux. On lui reproche, d'autre part, de ne jamais tabler sur un raisonnement, mais de se fier totalement à ses intuitions. Enfin, accusation plus grave, on écrit, à peu près partout, que son service est une véritable pagaille parce qu'elle n'a pas plus d'ordre que d'esprit d'organisation. « La femme la plus éminente » aurait peut-être dû apprendre à faire son ménage avant de faire celui du pays.

S. O. S.

En poussant jusqu'au bout de la plus féminine logique les erreurs de la démocratie, une femme a échoué. Cela n'empêche point un certain nombre de Françaises de s'alarmer des « menaces anti-démocratiques qui se précisent contre le régime et les principes de 89 ». Dès lors, elles ont décidé de fonder une « ligue d'action démocratique et laïque des femmes ». Comme décalogue, elles n'ont rien trouvé de mieux que la *Déclaration des droits de l'homme*. Et voici qu'au rang des premiers commandements, elles ont mis ces bobards un peu usés qui s'appellent : « défense énergique de la laïcité », « maintien de la démocratie hardiment réalisatrice », « coopération internationale », « paix ».

Cette réaction féminine nous est un motif d'espoir plus que d'inquiétude. On se fierait volontiers, pour une fois, aux intuitions de ces femmes qui font aussi naïvement entendre le S. O. S. de

la démocratie et la ruine imminente des principes féministes qu'elle soutient.

Quel est, au juste, le tyran?

Pareil cri d'alarme est jeté par les Portugaises. L'une d'elles exprime à un journal français son angoisse parce qu'elle a lu dans la presse parisienne le mot « dictature » à propos des événements de février. Or, il n'est, d'après elle, pire ennemi de la femme que le dictateur. Que celui-ci s'appelle Mussolini, Hitler ou Salazar, il fait, nous apprend-elle, de la compagne de l'homme : « un moyen de plaisir ou d'utilité pour ce dernier, une bonne à tout faire pour son service domestique, une machine de reproduction, une esclave. » On pourrait évidemment répondre à cette Portugaise indignée que la société démocratique qui a obligé la femme à partager le rude labeur de l'homme, qui l'a lancée sur le marché du travail, sans s'inquiéter ni de sa nature, ni de son rôle propre, ne s'est guère montrée tendre pour les filles d'Eve.

Pourtant, c'est en la démocratie, exclusivement, que la señora portugaise espère pour améliorer le sort de la femme et défendre les droits de sa personnalité. La démocratie « sentinelle vigilante aujourd'hui de la liberté et de l'égalité de demain », écrit-elle. Sans être de l'avis de Martine, il y a une liberté et une égalité dont les femmes, pour leur bonheur, ne demandent qu'à se passer.

Du côté des suffragettes

Un même vent d'inquiétude et d'indignation souffle sur l'Angleterre et compromet l'équilibre des chapeaux inélégants des suffragettes. Miss Winifred Holtby — elle est peut-être jolie après tout? — écrit dans le *Daily Telegraph* que les thèses féministes subissent, dans le monde entier, une éclipse inattendue et désolante. Elle s'étonne que les droits politiques des femmes soient compromis « en même temps que le parlementarisme et le progrès ».

Le progrès! En vérité, celles qui ont réclamé en son nom le suffrage féminin ne se sont pas aperçues que la question était dépassée avant même d'être résolue.

La morale...

Dans l'enseignement officiel on fait tenir en quelques pages, pompeusement dénommées « cours de morale », des conseils de civilité puérile et honnête. C'est de la « baronne Staff » laïcisée et, au besoin, renouvelée, par M. De Pauw, inspecteur, qui sans se douter du grand humoriste qui dort en lui, fait rentrer dans les principes de morale : la forme du gilet de smoking et le nombre de plis à intercaler dans les robes de service de la bonne.

Quelques cahiers d'élèves nous ont donné des aperçus édifiants sur l'idée de la morale telle qu'on l'inculque aux enfants des écoles primaires. On leur dit, par exemple, que la tolérance est une vertu du citoyen et que, plus ce citoyen est savant, plus il est tolérant. Pour notre part, nous supposons que, dans ce cas, le dit savant ne peut être sorti de l'Université de Bruxelles où l'on pratique, de la manière que l'on sait, la tolérance et le libre-examen.

De l'histoire

Bien plus cocasse encore est l'histoire d'une des institutrices chargées d'enseigner, au même titre que la géographie et l'hygiène, cette morale de fantaisie. Il arrivait à l'institutrice en question d'aller à la messe le dimanche. Ce qu'apprit M. l'échevin de l'Instruction publique. Il fit venir le mari de sa subordonnée, qui est

lui aussi dans l'enseignement officiel, et lui fit des représentations et même des menaces à propos de la sympathie de sa femme pour les choses religieuses.

C'est ainsi que l'on comprend chez « les élus du peuple » l'esprit de tolérance. « Plus on est savant... » répète-t-on aux enfants. A ce compte-là, il n'y a pas mal d'ânes parmi les pontifes de nos écoles officielles. On a pu d'ailleurs en dénombrer quelques-uns, ces derniers jours, lors de l'inélégante abstention de ces écoles aux services funèbres célébrés un peu partout dans le pays à la mémoire du Roi.

Les Catégories du Beau⁽¹⁾

Je voudrais d'abord m'excuser en quelques mots sur l'intérêt que je porte aux questions d'esthétique. Bossuet, parlant de la philosophie, des opinions indifférentes tout au moins, sans rapport direct avec la théologie, écrivait à son ami Daniel Huet : « Je m'en amuse, je m'en diverts dans la conversation; mais, à ne vous rien dissimuler, je croirais un peu au-dessous du caractère d'évêque de prendre parti sérieusement sur de telles choses. » Quoique je ne sois pas évêque, ni même en passe de le devenir, comme quelques-uns d'entre vous, je trouve cependant quelque frivolité aux discussions d'esthétique pure. Rechercher avec de grandes contentions d'esprit la nature et la cause d'un de nos plaisirs, si cher qu'il nous soit, me paraît un peu — à ne vous rien dissimuler — au-dessous du caractère des philosophes, qui sont gens graves, comme vous savez. Laissez-moi donc vous dire comment, pour ma part, je rattache ce genre d'études à des spéculations d'un ordre plus élevé.

Vous n'ignorez pas que les philosophes se demandent, souvent, et même sans cesse, car c'est la question suprême, si ce monde que nous voyons a été fait à dessein, et cela veut dire si la constitution des êtres est due à des causes mécaniques et fatales, ou s'ils manifestent la réalisation d'un but que se serait proposé quelque intelligence inconnue. Vous concevez aisément que ce sont là deux points de vue qui ne s'excluent pas l'un l'autre, comme on le dit quelquefois. Il est bien vrai que la flèche atteint la cible parce qu'elle a été lancée de telle manière; il n'en est pas moins vrai qu'elle a été lancée ainsi pour atteindre la cible. Vous concevez aussi que si je trouve par terre une montre, que quelqu'un a perdue en se promenant, je ne vais pas m'amuser à me demander si c'est le vent et la pluie qui l'ont fabriquée, en rassemblant au hasard des débris de métaux. Quand même je n'aurais jamais vu une montre, si seulement je sais que c'est un ingénieux instrument où tout concourt à marquer exactement les heures et les minutes, je dirai que ce sont des hommes qui l'ont fait ainsi, parce qu'il répond à des idées proprement humaines et à une intention humaine que je connais bien. Maintenant, quand nous disons, par exemple, que l'œil est fait pour voir, nous disons ingénument quelque chose du même genre; mais si l'on nous demande de justifier ce que nous disons là, nous sommes étrangement embarrassés. Nous ne parvenons plus à expliquer à quoi c'est précisément que nous reconnaissons ici le caractère intentionnel.

Ah! je sais bien, nous aimons voir, et même, comme dit le

(1) Conférence faite à l'École des sciences philosophiques et religieuses de l'Institut Saint-Louis, à Bruxelles.

Stagirite, par-dessus toutes choses nous aimons voir. Mais ce n'est à une chose désirable que pour nous-mêmes, et c'est donc par rapport à nous seulement que cela peut sembler la réalisation d'un désir ou d'une intention. Or, vous savez que nous n'avons pas du tout fait exprès pour avoir des yeux. Et sans doute, il y a nos mères, et quand nous n'étions pas encore, elles nous aimaient déjà assez pour désirer, à notre place, que nous vissions, et même que nous vissions bien. Mais elles non plus n'y sont pour rien, je crois. Le père de Saint-Cyr de Rayssac avait les yeux bleus, et c'était un mari prodigieusement jaloux. Quand il eut lieu de croire que M^{me} de Rayssac lui donnerait bientôt un enfant, ses soupçons redoublèrent. Il disait à toute heure, en frappant sur la table : « Ah! s'il n'a pas les yeux bleus! s'il n'a pas les yeux bleus! » Et la pauvre petite, tremblant et pleurant, dit son biographe, priaït Dieu de bleuir les prunelles du petit enfant qu'elle portait en son sein. Vous voyez bien qu'elle ne pouvait pas les bleuir elle-même. Bref, nous ne savons pas où mettre cette intention dont nous parlons en disant : l'œil est fait pour voir. Et l'on peut dire la même chose de nos autres organes, que nous croyons tous faits exprès, parce que nous en sommes si contents. Et je ne pense pas, notez-le bien, que nous nous trompions quand nous disons que l'œil est fait pour voir, ni que nous soyons alors dupes de quelque allusion toute subjective, mais je dis que nous ne parvenons pas à rendre compte de notre conviction à cet égard, ni à bâtir là-dessus un raisonnement solide.

Eh bien, lorsque parmi tant de choses de la nature qui nous semblent intentionnelles, au lieu de considérer celles qui nous frappent par quelque utilité particulière, nous considérons plutôt celles qui nous frappent par leur beauté, il me semble que nous ne tournons pas alors dans le même cercle. La production de l'œil n'est désirable que pour celui qui le possède, c'est évident, mais quant à la production des choses belles, elle est désirable pour tout esprit, de quelque nature qu'il soit, qui les peut apercevoir, et jouir de les contempler. Vous voyez tout de suite, je pense, combien cette différence est digne d'attention et de réflexion...

Et il y a plus. La théorie de la concurrence vitale perd ici presque toute sa force persuasive. Car, comme chacun sait, c'est là encore quelque chose qui nous fait balbutier étrangement, quand si souvent nous voudrions pouvoir nous écrier avec Anaxagore : « Il y a une intelligence dans tout ceci. » On nous souffle alors doucement dans l'oreille : « Non, écoutez, les êtres que le hasard avait mal constitués ont péri, les autres seuls ont subsisté, et il n'y a là que l'effet d'une nécessité évidente. » Assurément il y a à répondre, mais tout de même on croit voir s'évanouir un mirage. Combien tout cela est singulier quand on y songe! A chaque instant la finalité, l'intelligence, se manifeste sous nos pas, et aussitôt après, quand nous nous penchons pour la mieux surprendre, elle se confond dans la teinte uniforme de la nécessité, comme une verte couleuvre glissant sous l'herbe verte. Eh bien, encore une fois, si l'on se place au point de vue esthétique, l'espoir de la vérité n'échappe pas de la même manière. Voyez un peu : dans tout le règne de la nature, pour ainsi dire, quelque chose est donné à l'être vivant, qui ne lui sert manifestement de rien qu'à la parure. Or, l'on n'aperçoit nullement, ou du moins l'on n'aperçoit plus très bien, pourquoï auraient subsisté seuls des êtres gracieusement ou magnifiquement ornés; et je crois savoir que les naturalistes sont ici très hésitants, et n'avancent plus que des hypothèses qui ne les satisfont qu'imparfaitement eux-mêmes.

Et sans doute, il y a quelque chose de personnel dans la beauté. Mais ne vous y trompez pas : celle dont nous parlons, qui est créée par la nature même, et comme à dessein pour parer et pour orner l'être vivant, soyez sûrs que l'esprit de l'homme n'est pas seul à l'apercevoir. Qui de nous ne s'est pas arrêté à regarder un paon faisant la roue? Or nous n'étions pas seuls à l'admirer, et d'ailleurs

le spectacle n'était pas donné pour nous. C'est pour éblouir sa compagne que le paon déploie sa gloire de plumes! Aussi bien, lorsqu'elle le voit ainsi tourner impérieusement autour d'elle, bruissant et frissonnant comme un immense bijou animé, elle en est tout émue, et, comment dirais-je, toute prête à ses plus bizarres volontés. Et cela est bien touchant. Car enfin, tel qu'il est là, le malheureux, il a un genre de beauté pas plus sensuel que le firmament semé d'étoiles. Elle le voit d'un autre œil que nous sans doute. Tout de même...

Ainsi donc, parmi tant d'intentions que nous croyons apercevoir dans cet énigmatique univers, l'intention esthétique pourrait bien être la plus significative, la plus importante au point de vue philosophique, la plus troublante. C'est ce que les philosophes indiens exprimaient d'une manière assez drôle, mais pourtant jolie, en disant : « La nature change sans cesse sous les yeux du spectateur éternel, comme une danseuse qui ne demande qu'à être vue, et qui disparaît aussitôt après les applaudissements. » Et Dante, comme ceci, en changeant un peu, et même beaucoup, pour le plaisir : « Lorsque la nature, qui travaille comme un artiste, avec un cœur plein de zèle pour la beauté, mais une main qui parfois tremble, vient de produire un être d'une perfection plus achevée, Dieu se tourne tout charmé vers la créature nouvelle, et l'appelle sa fille... »

Et que cela me soit une suffisante excuse pour parler du beau.

* * *

La question de savoir ce que c'est que la beauté, qui est tout le problème de l'esthétique, me semble comporter une double signification. On peut d'abord se demander : Qu'est-ce, précisément, que nous éprouvons, chaque fois que nous ressentons l'émotion esthétique, en d'autres termes, quel genre de plaisir — car c'en est un — appelons-nous esthétique, et par quoi le distinguons-nous de tous nos autres plaisirs? C'est le problème subjectif. On peut aussi se demander : En quoi consiste, dans les choses mêmes, la qualité particulière qui provoque en nous le plaisir esthétique? C'est le problème objectif.

A la première de ces deux questions, on répond généralement, avec saint Thomas : Les plaisirs dont nous voulons parler sont ceux qu'on éprouve à voir de certaines choses, rien qu'à les voir. *Pulcra sunt quae visa placent* : nous appelons belles toutes les choses qui nous donnent du plaisir en se laissant voir, en se laissant simplement voir, regarder, contempler. Je m'empresse d'ajouter que voir, regarder, contempler, n'est pas employé dans cette formule au sens restreint de perception par les yeux. Car enfin, la musique est belle, et nous ne la percevons pas au moyen des yeux. Ce que nous appelons ici voir, c'est donc appréhender, considérer, contempler, par quelque faculté de connaissance que ce soit : les yeux, l'ouïe, l'imagination, la pensée peut-être, et le reste, s'il en est.

Mais justement, parce que cela doit être entendu dans un sens si général, je n'y ai jamais rien compris du tout.

Songez, par exemple, aux plaisirs de la gourmandise. C'est une chose agréable de prendre un repas excellent avec quelques amis. On reprochait à Euripide de ne savoir pas même se réjouir à table; et je trouve en effet que c'est là un comble. Eh bien, je demande si goûter la saveur d'un mets exquis c'est un plaisir esthétique? Ah! me direz-vous, manger ce n'est pas contempler. Prenez garde : nous sommes convenus que la contemplation devait s'entendre ici de toute connaissance, par quelque faculté cognitive que ce fût. Or le goût n'est-il pas une faculté cognitive comme la vue et comme l'ouïe, et goûter n'est-ce pas prendre connaissance de la saveur, comme voir c'est prendre connaissance de leurs couleurs? Je pense qu'on ne peut pas nier cela. La vérité est que tous les plaisirs sont contemplatifs. En dernière analyse,

le plaisir est toujours produit par l'apparition, dans notre conscience, de quelque aspect des choses, ou plutôt il n'est que la nuance particulière, disons agréable, de cette apparition. Je suis presque gêné de raisonner là-dessus, tant c'est évident. Cela revient à dire que pour éprouver un plaisir quelconque, il faut toujours sentir ou penser quelque chose, ce qui va de soi, me semble-t-il.

Laissons donc là cette vieille définition qui n'apprend rien, et essayons de préciser davantage.

Pour moi, chaque fois que j'ai cru saisir sur le vif ce qu'il y a de propre à la contemplation esthétique, j'ai toujours remarqué ceci : c'est que je me détachais insensiblement de l'objet contemplé, et tombais en rêverie. Je brisais, veux-je dire, avec le monde extérieur, pour regarder ou écouter, je ne sais, d'autres choses en moi, au fond de moi. Il me semble même que j'ai pu observer cela aussi chez autrui, chez ceux de mes amis que je savais plus sensibles aux impressions de beauté. Je les voyais parfois, devant les choses très belles, incliner légèrement la tête sur une épaule. En faisant cela, ils renversaient, je pense, l'image des objets extérieurs, pour rompre avec eux, ou du moins pour rompre à demi. Par cette inclinaison de la tête on se détache assez de la vision évocatrice pour n'y plus être absorbé, mais on reste en contact avec elle assez pour prolonger son pouvoir évocateur. La même chose est instinctivement cherchée, et obtenue, par une mise hors de point du regard, de manière à brouiller un peu le plan regardé. Dès qu'on rêve on fait l'une de ces deux choses. Oh ! je sais cela très bien, j'ai été trop souvent puni, au collège, pour avoir rêvé. Au milieu des jeux de mes compagnons, saisi tout à coup par la grâce des choses, j'allais me tenir contre le mur de la cour, et je demeurais comme je viens de dire. Si le « pion » surgissait alors brusquement, il me disait que c'était dangereux. Et j'étais bien étonné. Les pions, comme les médecins, n'aiment pas les extases. Eux aussi, s'ils s'en avisaient, viendraient vous piquer avec des épingles. Mais ils ne s'en avisent pas, et ce n'est pas là leur procédé. Pour les médecins, telle est certainement leur humeur, et le fait est constant. Si quelqu'un croit voir la sainte Vierge, il se trouve toujours vingt médecins pour lui pincer les jambes ou le piquer dans le dos... Laissez-moi dire. Vous le savez, il faut toujours que je badine un peu, mais je finis par parler sérieusement. Tout de même, il faut que je m'explique là-dessus. Je vous l'avoue, je crains toujours de parler tout à fait sérieusement, sans aucun mélange. Je sais d'avance que je m'en repentirai un peu, le soir, tout seul, quand je réfléchirai. On n'est guère perfectible si l'on n'a pas le courage de se morfondre le soir sur tout ou presque tout ce qu'on a fait et dit pendant le jour. Qui fuit l'occasion de songer, sur l'oreiller, dans la nuit lucide, à ses bévues, ou bien, en y songeant, ne s'ingénie qu'à s'excuser pour retrouver le contentement, au lieu de bisquer bien franchement et de laisser la pointe du dépit s'enfoncer jusqu'au bout, et jusqu'au fond de l'amour-propre, celui-là est condamné à rester enfant toute sa vie. Quant à moi, comme je vous le disais, je regrette toujours d'avoir discoursé tout à fait sérieusement. S'il me souvient d'avoir parlé avec enthousiasme, c'est encore pis. Et j'en sais bien la raison : c'est que si peu de choses, dans tout ce que nous avons dit pendant le jour, sont tout à fait vraies. Ou plutôt, rien n'est assez vrai, du moins dans les choses profanes, pour être dit sans le léger désaveu du sourire. Au fond, à quoi je prétends — vous ne vous en doutez pas, peut-être, — c'est au sérieux véritable. Les gens continuellement graves, qui vous débitent, sans sourciller, leur conviction absolue sur tant de choses incertaines, m'ont toujours paru les vrais plaisantins, ou, si vous aimez mieux, les vrais humoristes, d'autant plus drôles qu'ils plaisaient sans le savoir...

Ce que je voulais donc dire, c'est que le propre de la contempla-

tion esthétique est d'être évocatrice et de nous faire regarder au dedans de nous, qu'elle est, en d'autres termes, une contemplation tout intérieure. Les choses du dehors ne sont pas proprement l'objet de cette contemplation-là, elles n'en sont que l'occasion. Elles-mêmes ne sont pas vraiment belles, puisqu'elles nous ne nous y arrêtons pas ; nous en sommes aussitôt distraits pour contempler ailleurs : le royaume de beauté n'est pas hors de nous, mais en nous.

Au temps lointain de mon enfance, il existait un bonhomme qui avait monté, sur une des plages où je passais parfois mes vacances, une Camera obscura. Il faisait tout noir dans son établissement. Au milieu pourtant on distinguait une surface de toile blanche sur laquelle on venait se pencher, et où l'on revoyait, je ne sais comment, toutes les choses du dehors, mais combien transfigurées ! Il fallait voir s'approcher les personnes, toutes petites, le visage illuminé par le soleil ; il fallait voir là le frisson de soie des robes, et les franges d'écume de la mer, et les joncs de la dune agités par le vent. Tout cela, tant plus beau, tant plus saisissant que dans le réel. Eh bien, il y a une Camera obscura, merveilleuse, en chacun de nous.

Comment dirais-je encore ? Il y a en chacun de nous, il doit y avoir quelque part au fond de nous, une surface limpide où s'idéalise le monde comme un paysage réfléchi dans l'eau tranquille. Là, et là seulement, le ciel est vraiment d'azur, les campagnes sont vraiment vertes, les matins ont toute leur blancheur, les soirs tout leur silence, toute leur splendeur de pourpre et d'or. Ou plutôt, il y a un espace en nous, aussi vaste, aussi incompréhensible que l'autre, mais où tout baigne dans plus de lumière et de beauté. C'est là que, dans les miroitements sans fin du souvenir, rayonnent les choses absentes et les choses passées. Intime Galilée, où chaque rencontre est une vision, les visages oubliés s'y dessinent subitement sur l'éther immobile, et nous quittent en s'évanouissant. La plus secrète pensée les appelle. Un élan du cœur, un regret fugitif, et déjà le fantôme chéri a touché notre épaule, et nous tressaillons comme les pèlerins d'Emmaüs.

Voir en nous, regarder en nous. Mais surtout c'est écouter en nous qu'il faudrait dire. Ce qui nous ramène si impérieusement dans le lieu divin de la vie intérieure, ce qui surtout nous fait errer, si longtemps parfois, sous les myrtes de ces vrais Champs-Élysées, c'est la mystérieuse musique, soudainement réveillée en nous, du sentiment. Tout ce que la vie en larmes a doncement déposé en nous de tristesses, de regrets, de remords même, d'espérances vaines, de désirs inassouvis, si amer que tout cela ait pu nous paraître d'abord, élève maintenant la voix, et une voix devenue, on ne sait par quelle magie, toujours mélodieuse, singulièrement enchanteresse, que nous écoutons tout éperdus. Si je puis encore m'exprimer en métaphores, il y a donc, dans l'âme, non seulement un air plus lumineux où brillent merveilleusement toutes les images, mais encore un écho sonore qui rend musicale et comme chantante la voix de tous nos sentiments, même les plus douloureux jadis. Après tout, ceci du moins est une chose connue et ce n'est pas moi qui l'invente ; je ne fais que vous commenter la parole de Virgile : *hæc olim meminisse juvabit* : vous aurez plaisir à vous souvenir, un jour, de vos souffrances.

En vérité, l'âme humaine ressemble à ces eaux étranges, où tout ce qu'on y plonge, tout ce qui y tombe, se charge petit à petit de cristaux étincelants. Et c'est cet embellissement de tout, au fond de nous, de quelque manière qu'on l'explique, par quelque métaphore qu'on essaye de l'exprimer, qui nous entraîne si longtemps, lorsque je ne sais quoi, dans l'aspect des choses, nous distrait subitement d'elles-mêmes, nous rejette dans la vie intérieure, et c'est-à-dire, je le répète, nous fait rêver.

Mon idée est donc que la contemplation esthétique est celle qui

provoque en nous, non pas simplement le plaisir, mais l'émotion proprement dite, le trouble profond du sentiment, et par le brusque réveil de toute notre vie intérieure, nous y absorbe, et se prolonge en rêverie. C'est, je pense, tout ce qu'on peut dire.

* * *

Voilà pour le problème que j'appelais le problème subjectif de l'Esthétique. Quant à l'autre, le problème objectif, je le tiens pour insoluble, si l'on s'obstine à traiter la Beauté comme un terme univoque. Je veux dire qu'il me paraît impossible de ramener les divers genres de beauté à un concept unique exprimant ce qu'il y a de commun et d'identique dans tous ces genres différents. Cela me paraît impossible, parce que j'ai trop souvent essayé, et aussi parce que j'ai trop vu essayer les autres. Il en va ici comme de la définition du comique. Chacun a sa formule, chacun affecte de la présenter comme définitive et absolument générale, et il se trouve, en effet, qu'elle s'applique à un ensemble impressionnant de cas — systématiquement choisis. Mais ensuite, si l'on pousse l'enquête plus avant, on s'aperçoit que la définition proposée était trop étroite, ou trop large. Le plus sage en cette matière, comme en plusieurs autres matières philosophiques, est de donner sa langue au chat, comme on dit familièrement. C'est ce que j'ai fait depuis longtemps, sans être agnostique le moins du monde. Car je pense que si l'on ne trouve pas la quiddité commune de la beauté, c'est qu'elle n'existe pas. Vous savez qu'Aristote ramène tous les êtres à neuf ou dix genres suprêmes, qu'il appelle les Catégories, et au-dessus desquels il n'y a, selon lui, plus rien. Le terme *être*, d'après cela, n'exprime plus une entité commune aux neuf ou dix genres suprêmes, ce n'est qu'un nom équivoque, dont l'application, à chacun de ces genres, se fait chaque fois dans un sens différent. Eh bien, je crois qu'il en est de même de la beauté. On peut bien déterminer et définir exactement quelques catégories de la beauté, les plus générales, peut-être toutes, mais ces catégories elles-mêmes on ne peut plus les ramener à quelque chose d'unique. Le terme même de *beauté* ne contient plus rien qui appartienne en commun aux genres suprêmes, si ce n'est leur aspect subjectif, dont je parlais tantôt. Il en est encore de même, je pense, du plaisir et de la douleur, proches parents d'ailleurs, l'un et l'autre, de la beauté. Je voudrais bien qu'on me donnât une définition générale, objective, de ces deux choses, en d'autres termes qu'on me dise quelle est la chose, toujours la même dans tous les cas, qui nous cause le plaisir ou la douleur. On ne le fera jamais.

Ce que je veux donc faire, et vous ne me feriez plus essayer autre chose, c'est de définir quelques catégories suprêmes de la beauté, toutes si j'en ai le temps et le bonheur. Mais avant de m'engager dans cette recherche, que je ne commencerai, je pense, qu'à notre prochaine leçon, je voudrais d'abord effacer de votre esprit une distinction inutile, et qui même embrouille singulièrement les choses.

Les théoriciens de l'Esthétique ont coutume d'opposer l'une à l'autre, comme essentiellement différentes, la beauté qu'on rencontre dans la nature, et celle que nous présentent les œuvres d'art. Cette distinction, donc, me semble résulter d'une analyse peu exacte de la réalité.

Il est bien vrai que certains genres de beauté paraissent presque entièrement étrangers aux intentions de la nature. On remarquera, par exemple, qu'elle n'emploie que très rarement les procédés architecturaux, j'entends proprement architecturaux. Un édifice, qu'il s'agisse d'une chaumière ou d'une cathédrale, présente le plus souvent plusieurs genres de beauté, qui lui peuvent être communs avec des choses d'un tout autre ordre, mais ce que l'architecture a de spécifiquement propre, c'est l'usage qu'elle

fait des figures géométriques, lesquelles se révèlent, à l'analyse, comme une espèce particulière de nombres. Or, il est de fait que la nature ne produit guère de ces figures-là. Les diverses propriétés des nombres sont, en effet, chose essentiellement humaine. Il y a bien, une fois par mois, l'épiphanie du disque parfait de la lune, il y a aussi la ligne pure de l'horizon maritime, quoi encore? Plus rien, je crois, de ce genre : autant n'en point parler. La Nature, j'en conviens, n'est pas géomètre, du moins pour ce que nos sens en aperçoivent, ni par conséquent architecte au sens propre. Mais que devons-nous conclure de là? Que les procédés de la Nature, là où elle produit de la beauté, sont différents de ceux de l'Art? Non pas! mais, simplement, que certains procédés de l'Art manquent à la nature, voilà tout.

Il en est de même des procédés propres à la musique : la nature ne les connaît point. Et remarquez que c'est encore la même chose. Sans être pythagoricien, on peut bien dire que les sons musicaux, les intervalles et les rythmes musicaux, ce sont encore des nombres. Les bruits de la nature ne se produisent pas selon de justes proportions numériques, selon des intervalles et des rythmes imposés par les nombres harmonieux. Ce ne sont pas des sons musicaux. Même les oiseaux, sauf un seul, ne sont pas musiciens. Sauf un, dis-je, et ce n'est pas le rossignol. Sous la lune de mai, dans la gaze bleuâtre des nuits magiques, le rossignol soupire, gémit, appelle, sanglote éperdument, ou éclate en jubilations magnifiques, et la voix humaine elle-même n'exprime pas avec cette plénitude tous les mystères du sentiment. Mais, encore une fois, l'expression du sentiment n'est pas le propre de la musique. Cela, elle l'a en commun avec d'autres arts, avec tous peut-être. Ce qui est spécifiquement musical, ce sont les intervalles harmonieux. Or, rien de tel, prenez-y garde, dans le chant du rossignol. La grive seule chante à proprement parler, ou chante juste. Les gens de mon village ne disent pas, ainsi qu'ailleurs, « chanter comme un rossignol », ils disent « chanter comme une grive ». Ils ont raison. Seule, de tous les oiseaux, la grive connaît un peu notre gamme. Elle se plaît particulièrement à répéter la même note en sautant l'octave. Ah! elle est musicienne, celle-là. On dit qu'elle s'enivre de temps en temps. Je n'oserais pas insinuer que c'est cela, précisément, qui lui a révélé la musique, mais sait-on jamais? C'est le patriarche Noé, tout de même, un des premiers pivoiots, qui construisit le premier navire...

* * *

Mettons donc que la nature n'est ni architecte ni musicienne; en tout le reste elle fait comme nous, et il m'est aisé de montrer que les différences ne sont que des différences accidentelles, qui se ramènent d'ailleurs à une seule. Je veux dire ceci : l'art ne nous offre ni d'autres beautés ni de plus grandes beautés que la nature, mais il les présente d'ordinaire en des conditions plus favorables à la contemplation.

Par exemple, je remarque d'abord que l'œuvre d'art est immobile; et cela déjà nous permet de la regarder mieux. Assurément, les visages de ces étudiants en anatomie groupés avec leur maître autour d'un cadavre (vous vous rappelez, le tableau célèbre de Rembrandt), toutes ces physionomies, dis-je, si intensément vivantes et attentives, sont quelque chose de bien saisissant qu'on ne rencontre pas tous les jours. Mais pensez-vous que de vrais visages humains paraîtraient moins expressifs en une circonstance analogue, si on pouvait les contempler de la même manière, à loisir, s'ils étaient devenus, je suppose, subitement immobiles? Mais j'y songe, un des visages de ce tableau existe, hélas! dans la nature, avec la solennelle immobilité de l'œuvre d'art. C'est le visage de ce mort. Eh bien, le macchabée de Rembrandt, comparé à l'un quelconque de ses innombrables frères, si étrangement

pâles, *miris pallidi modis*, tels que la mort les fait, n'est plus, en vérité, qu'un simulacre singulièrement anodin... Le coup de pinceau de la nature, ou plutôt de la mort, se montre ici, où la partie est égale, d'une tout autre puissance que celui du génie... On ferait une remarque analogue, je pense, en comparant à la réalité les représentations artistiques du sommeil. Pour tous les autres cas, il est bien difficile de vérifier. Les nuances de la pensée et du sentiment passent et fuient sur le visage des hommes, plus changeantes et plus agiles que les syllabes du discours. Du reste, on ne trouve guère l'occasion de dévisager longtemps son prochain sans qu'il y prenne garde. Pourtant, j'en connais une, et je vous la recommande : c'est au prône, le dimanche. On fait cercle, n'est-ce pas, autour de la chaire, et si l'on est à la première ligne, on a presque toujours, à bout portant, un assez bel assortiment de visages plus tranquilles, je crois, qu'à l'ordinaire, singulièrement détendus par une sorte de somnolence à demi attentive qu'on n'observe que là. Et c'est merveille de voir, sur toutes ces faces levées, le jeu ralenti et limpide de la pensée. Selon l'âge, le tempérament, le rang social ou le degré de culture, les paroles du prêtre suscitent des impressions diverses qui courent librement dans les traits comme des frissons sur l'eau dormante : acquiescement admiratif, attendrissements intimes ou subites gaietés au passage de quelque souvenir personnel, rêverie morose, vague envie de discuter, indifférence, ennui, patience résignée, ironie discrète. La pensée des jeunes, visiblement, est tournée aux bruits de la rue. Entre nous, il m'arrive d'observer ce petit spectacle avec un intérêt très vif, et, je vous l'assure, il n'y a pas de tableau de maître qui soit supérieur à cela, ni égal. Non, en vérité, pas égal, il s'en faut même de beaucoup. Seulement, comme je vous disais, il est rare de trouver la nature si voisine de l'immobilité artistique. Elle ne se laisse pas souvent regarder ainsi à loisir. De là la supériorité apparente de l'œuvre d'art.

Au reste, l'avantage que je viens de vous signaler a son revers. Ce que je vais dire n'est pas un paradoxe, c'est au contraire quelque chose de très réel, et que vous pouvez vérifier. Mais il faut, pour le sentir nettement, être habitué à s'analyser sans vergogne. Savez-vous bien que cette immobilité de l'œuvre d'art a souvent quelque chose d'absurde, tellement que l'impression esthétique peut en être affaiblie par une sorte d'agacement, ou bien encore, ce qui n'est pas moins désastreux, par un sentiment de comique tout à fait irrésistible? On remarque cela surtout pour les tableaux que l'on garde chez soi. Si l'on a, dans son tranquille cabinet de travail, pendue au mur, une de ces scènes où le personnage principal vibre un peu fort, Rouget de Lisle par exemple entonnant la *Marseillaise*, il y a des moments, ma foi, où on le regarde avec un certain étonnement. S'il arrive qu'on rentre, légèrement fatigué, je suppose, et médiocrement enclin à l'enthousiasme, on se dit parfois, en apercevant dès la porte le héros frémissant : « Il est encore là, mon Dieu, et toujours dans cet état! » Sans compter que certaines figures se tiennent, d'un démenagement à un autre, sur la pointe du pied, ou dans quelque attitude encore plus difficile, qu'il serait même impossible de garder durant cinq minutes entières. Je ne plaisante pas, je vous assure, et certes je ne suis pas seul à sentir ainsi. L'excellent écrivain néerlandais, Multatuli, a voulu exprimer, je crois, la même idée, là où il s'écrie devant l'image de Marie Stuart inclinant sa tête charmante sur le billot, et du bourreau avec sa grande hache levée, perpétuellement levée, visant toujours et ne frappant jamais : « Hé l'ami, frappez donc à la fin! »

Vous me direz qu'on a tort de penser de ces choses-là en contemplant les chefs-d'œuvre. Non, mais les chefs-d'œuvre ont tort de nous les suggérer. C'est un tort inévitable, sans doute, mais c'est le leur. On n'en souffre pas beaucoup, je le reconnais encore; pourtant, c'est à cause de cela, et de quelques autres impressions du même genre, que souvent, au musée, au milieu des merveilles

du génie, on se sent subitement désenchanté. On ose à peine se le dire, mais toutes ces images craquelées, le long des murs, prennent parfois, dans le triste déclin de la lumière, un air de pauvres choses fatiguées, de trompe-l'œil qui renoncent à nous tromper plus longtemps; et alors nous sommes bien aises de sortir, et de revoir la sincère nature, éternellement jeune et vraie.

* * *

Une deuxième propriété que je voulais vous signaler, qui, elle non plus, ne fait pas les œuvres d'art plus belles précisément ou autrement belles que la nature, mais les favorise néanmoins, tout comme leur immobilité, en aidant beaucoup à la contemplation esthétique : c'est leur silence. En employant cette formule, je songe d'abord aux choses dont la beauté est faite pour les yeux; à l'égard de ces choses-là, mon expression est vraie au sens littéral : les troupeaux de moutons que nous montrent les peintres se tiennent en silence devant nous, nous n'entendons ni le bêlement des agneaux, ni les appels du pâtre, ni ce doux piétinement du troupeau sur les pierres, qui rappelle le bruissement d'une averse. Ce que j'ai voulu dire est cependant plus général : les œuvres d'art ne s'adressent qu'à un seul de nos sens, celui qu'elles sont destinées à émuouvoir. C'est que les œuvres d'art ne sont pas des choses, mais des images, et c'est-à-dire : des aspects isolés des choses, détachés des choses et présentés à part, presque des abstractions. De là un avantage manifeste, puisque l'artiste peut ne montrer des êtres que justement leur aspect agréable et beau. Dans la nature, il en va tout autrement; là, si une chose est belle, mais belle seulement à regarder, il arrive que notre attention se porte sur le bruit qu'elle fait, ou sur quelque autre manifestation, désagréable ou insignifiante, de son être, et tellement que sa beauté ne nous frappe guère, ou même nous échappe entièrement. C'est pour cela que tant de choses de la nature, on ne les a jamais vues que chez les peintres; pourtant elles sont tout aussi visibles dans la réalité. Nous parlions tantôt des moutons; avez-vous remarqué que les peintres, lorsqu'ils représentent un troupeau de ces jolies bêtes, mettent une frange de lumière singulièrement vive à la crête des toisons, comme si, en vérité, ils avaient affaire à un groupe de nuées derrière lesquelles se cache le soleil? J'avoue que cela m'a quelquefois étonné, et j'ai longtemps cru que c'était là un embellissement des artistes, ou du moins un trait de la nature qu'ils exagéraient énormément. Eh bien, il n'en est rien. La surface d'un troupeau de moutons étincelle réellement ainsi, je l'ai observé, depuis, plus de cent fois, même par temps sombre. D'où vient donc que je ne l'avais pas vu d'abord? Mais, pour la raison que je vous ai dite : que les vrais moutons sont bien autre chose que des images, des objets à regarder, et que je ne les avais jamais bien regardés — occupé que j'étais, sans doute, lorsque j'en rencontrais, de me garer sur leur passage, ou d'avoir les oreilles rompues par l'aboïement des chiens, ou de secouer la poussière que soulevaient leurs innombrables petites pattes.

Maintenant, ai-je besoin de vous dire que ce privilège du silence n'appartient pas non plus d'une manière absolument exclusive aux œuvres d'art? Il y a des choses belles dans la nature, qui ne frappent qu'un seul de nos sens, le firmament par exemple : aussi comme il nous émeut! Pour d'autres raisons encore, je le sais, mais beaucoup par son silence. Du reste, on peut s'arranger pour ne pas voir ce qui doit seulement être entendu, ou pour voir seulement ce dont la vision seule est belle. C'est ce que j'appellerais : mettre à l'écran; et l'effet en est bien significatif. Vous n'avez pas, je suppose, l'habitude de regarder au pertuis des serrures... moi non plus, mais, entre nous, j'ai fait cela quelquefois, lorsque j'étais tout enfant. Or, il m'en souvient, ce que j'ai vu comme cela sur la pointe des pieds était divin. Des choses bien simples pour-

tant, le profil de ma mère par exemple, tranquillement occupée à quelque ouvrage manuel. Mais quelle fine lumière était répandue sur ses traits! Quelle étrange suavité dans ses gestes, tout familiers cependant. Et comme elle me semblait mystérieuse et pensive! Vous devez avoir remarqué que Maeterlinck, dans plusieurs de ses petits drames, sait produire des effets d'une extraordinaire puissance, rien qu'en nous suggérant quelque chose de semblable. Ce ne sont que princes et princesses épiés derrière les portes, ou par les fenêtres le soir, ou du fond des avenues : bref, la personne humaine systématiquement réduite à sa simple image, à la pure et silencieuse vision. Les beautés du roman de Barbusse, *L'Enfer*, sont obtenues par le même procédé.

* * *

Enfin, les œuvres d'art ont encore ceci de particulier, qu'elles ne sont précisément faites, et de dessein prémédité, que pour nous donner le plaisir esthétique. Et comme nous savons cela parfaitement, nous ne les contemplons aussi que pour jouir de leur beauté. De là, vous le concevez sans peine, un troisième privilège, du même genre que les deux autres, mais de loin le plus important. Encore une fois, une telle circonstance ne fait pas que ces œuvres soient en effet plus belles que celles de la nature, mais prévenus, comme nous le sommes, de l'intention qu'a eue le peintre, ou le musicien, ou l'architecte, de nous émouvoir, et n'étant occupés nous-mêmes, en regardant son œuvre, que d'y chercher la beauté, il est naturel que nous l'y découvrons plus facilement. En d'autres mots, ce caractère intentionnel de l'œuvre d'art a pour effet de stimuler, non plus simplement notre attention, mais notre sens esthétique lui-même. Et je ne sais s'il ne faudrait pas dire quelque chose de plus, si peut-être cette idée préconçue que nous avons en contemplant une œuvre d'art, ne serait pas de nature à nous suggérer l'admiration, l'émotion esthétique, indépendamment de la valeur réelle de l'objet contemplé, et c'est-à-dire — car la suggestion est précisément cela — à nous faire rêver notre émotion esthétique. Il est indubitable qu'on peut rêver certains sentiments à part des objets qui y correspondent. Combien de fois ne nous arrive-t-il pas d'être fort effrayés de certaines choses que nous voyons en dormant, et puis ensuite, lorsque nous y songeons tout éveillés, de ne plus comprendre pourquoi ces choses nous effrayaient? C'est qu'en effet elles n'avaient pas de quoi nous effrayer, et nous avions rêvé la frayeur sans rêver des choses effrayantes. Mais pourquoi chercher ailleurs? Ces rêves de purs sentiments, dont je veux parler, c'est justement en matière esthétique qu'ils se produisent le plus souvent. Qui de nous, composant quelques vers pendant son sommeil, ne s'est pas émerveillé de son œuvre? Au matin, heureusement, on les a presque toujours oubliés, et alors on s'écrie : « Quel dommage, ils étaient si beaux ! » Mais s'il arrive qu'on s'en souvienne, on est bien étonné de voir que c'étaient d'étranges pauvretés : pensée incohérente, alexandrins de quinze pieds, et quelles rimes, grand Dieu! Pourtant, on avait admiré tout cela de tout son cœur. Oh! vous savez... nous sommes encore plus drôles en dormant que dans la veille. Qu'était-il donc arrivé? Hé! nous n'avions pas fait de beaux vers tout en rêvant, mais nous avions rêvé que nos vers étaient beaux. Ce qui est tout autre chose, et d'ailleurs beaucoup plus facile. Or, je le crois bien, de légers rêves de ce genre se glissent en nous, plus souvent que nous ne le pensons, pendant que nous sommes éveillés, en plein jour. Le cas le plus singulier est peut-être celui-ci. Tout le monde ne l'expérimente pas, mais beaucoup connaissent bien ce que je vais dire : il arrive, n'est-ce pas, qu'en voyant et en entendant de certaines choses, on se dise tout à coup : « Mais tout ceci s'est déjà passé une autre fois; celui-ci qui parle a déjà dit cela, et celle-ci qui lui répond répondait aussi la même chose,

et du même air, en tournant la tête de la même façon, et toutes les circonstances étaient exactement pareilles »; on prévoit même ce qu'un troisième... mais c'est fini, tout redevient naturel. Que s'est-il donc passé? On a rêvé, tout simplement; non pas ce qu'on vient de voir et d'entendre — car ce serait un peu fort — mais seulement qu'on l'avait déjà vu et entendu, qu'on le reconnaissait : on a rêvé un simple sentiment, le sentiment de la reconnaissance des choses. Eh bien, car c'est à cela que je voulais en venir, pour-quoi, sous l'influence d'une idée préconçue, ne rêverait-on pas de même, quoique éveillé, le fugitif sentiment ou l'illusion de la beauté? J'ai toujours pensé qu'il y avait un brin d'hypnose dans la contemplation esthétique. Je le crois d'autant plus volontiers, que nous sommes singulièrement plus sensibles aux impressions de beauté dans les moments où notre attention consciente est un peu affaiblie, dans l'extrême lassitude par exemple, ou sous la bénigne influence d'une coupe de vin.

Quoi qu'il en soit, comme disent les archéologues, ce qui montre bien, à mon avis, que notre admiration particulière pour les œuvres d'art ne tient pas tant à leur beauté propre, mais plutôt, du moins en partie, à un état subjectif, à une réceptivité esthétique particulière que produit en nous leur contemplation (et je vous ai dit dit pourquoi) — c'est qu'au sortir du musée — oh! c'est aussi une chose extraordinaire, mais je l'ai observée souvent — en sortant du musée, dis-je, ayant encore un peu, sans doute, cette sorte de berlué dont nous venons de parler, je vois la beauté dans les premiers objets qui me frappent, et où je ne l'avais jamais vue... Mais je ne puis pas dire ces choses aussi bien qu'elles ont été dites, et par une femme encore — au reste, cela est d'une nature si délicate qu'elles seules peuvent l'exprimer parfaitement. Ecoutez donc M^{me} Alphonse Daudet dans ses souvenirs d'enfance, qu'elle a intitulés *Mes Promenades*. C'est à propos du Musée du Luxembourg :

« Mais ce qui me charmait surtout, dit-elle, c'était le musée ouvert sur les parterres, le *On ferme* des gardiens vous précipitant des galeries de peinture aux allées du jardin, à l'heure où le jour tombant rend aussi vagues les tableaux et les arbres. Quoique petite fille, on sortait de là avec je ne sais quelle attention à la beauté des choses, une susceptibilité d'impressions qui nous faisait regarder les becs de gaz allumés dans la brume, ou des paquets de violettes étalés sur un éventaire, comme si on les voyait pour la première fois dans un Paris nouveau... »

Etat de grâce, mais il dure peu. Nous sommes aussitôt repris par le froid concept d'une nature où le hasard règne seul. Nous sommes assez pervers pour nous imaginer que la nature fait les plus belles choses sans le savoir. Et ce préjugé-là, croyez-le bien, n'a jamais pu que nous la gêner.

GASTON COLLE,
Professeur à l'Université de Gand.

AVIS

Nous prions instamment les abonnés dont l'abonnement échoit au 25 mars et qui ne nous auraient pas encore fait parvenir le montant de leur réabonnement, de vouloir bien faire bon accueil à la quittance postale de 75 francs, qui leur sera présentée ces jours-ci par la poste. Ils nous éviteront ainsi d'inutiles frais et ennuis.

Les avant-coureurs du printemps

Mars, qui n'est pas considéré comme le plus attrayant des mois, a, cependant, sa physionomie curieuse. Sait-on, par exemple, que son retour est intimement lié à l'arrivée en nos terroirs de beaucoup d'espèces d'oiseaux migrateurs? Si l'hirondelle, la fauvette, le rossignol, le loriot, la tourterelle et le coucou ne nous reviennent guère qu'en avril, l'alouette, la grive musicienne, la draine, le proyer, la bergeronnette, le rouge-queue, le pouillot et le traquet ont regagné, dès à présent, nos prairies et nos bois, ou vont le faire d'un jour à l'autre.

Ceux-ci, d'ailleurs, se complètent de la compagnie des sédentaires, qui ne nous quittent point durant la mauvaise saison et qui, bravant la neige et le gel, se montrent, de temps à autre, soit aux alentours immédiats de nos habitations, soit dans les parcs de nos cités ou vers les confins de nos bourgades : moineaux, rouges-gorges, roitelets, troglodytes, pinsons, cochevis, sansonnets, boarufes, merles, nonnettes, piverts, épeiches, grimpereaux, mésanges, sittelles, martins-pêcheurs, ramiers, qui peuvent être observés à l'aise, tout l'hiver, en leurs habitats respectifs de nos villes et de nos hameaux.

Aussi, pouvons-nous, dès ces premiers jours de mars, dans les frondaisons encore dépouillées de nos parcs et de nos forêts, le long des sentiers et des routes, au bord des eaux ou sur la pente des talus, épier les intéressants manèges du merle, du pinson, du verdier, de la mésange, de la grande et de la petite charbonnière, de la nonnette, du grimpereau, du rouge-gorge, de l'étourneau, du pivert, du tartin, de la sittelle, du ramier et de l'épeiche; nous ne manquerons point, d'autre part, sans sortir de nos jardins ni nous éloigner beaucoup de nos demeures, de rencontrer le traîne-buisson, qu'on nomme si joliment, en Ardenne, la fauvette d'hiver, et le troglodyte, plus petit encore que le roitelet, et aussi semblant que lui; et nous découvrirons sans peine, sous la sombre verdure des sapinières, la mésange huppée; en rase campagne l'alouette et la perdrix; dans les briqueteries et les vastes espaces incultes, le cochevis; parmi les buissons sauvages et isolés, le bruant; aux alentours des eaux, le boarule, petit bohème ailé, pétulant, familier, sans la moindre méfiance, et joyeux ami des moulins dont la roue moussue jabote sous ses chutes ruisselantes de perles liquides.

* * *

La reprise du chant des oiseaux ne coïncide pas, de façon absolue, avec le moment de leur retour. Sauf pour l'alouette qui se remet, tout de suite, à pousser ses cris de joie dans l'azur, — il y en avait une, le matin du 23 février dernier, qui, sous le ciel opalisé, acclamait hautement de ses ritournelles le départ de Laeken du roi Léopold III, — il faut attendre la période des amours, pour goûter le charme des voix diversement harmonieuses des musiciens ailés.

Mais, déjà, nous pouvons jouir, des essais, des préludes. Le petit cri *lou, lou, lou*, indique la présence proche du pouillot; le pivert fait *tac, tac, tac*; le bruant *psst*; le traquet et le rouge-gorge *sss-tac-tac*, *sss-tac-tac*; les lavandières *dji, dji, dji, pipacatt*; quant au roitelet, nous pouvons être sûrs qu'il est là, sur un des côtés du chemin creux, caché dans cette ronce qui commence à bourgeonner, si nous entendons brusquement quelque chose comme

le bruit caractéristique que produit l'ongle, en passant avec rapidité sur les dents molles d'un peigne...

* * *

Ces premières notes hésitantes, que le clavier entr'ouvert de la nature nous fait entendre, en mars, sont d'un intérêt délicat et charmant. Avec les lueurs exquises que multiplient, sur les haies et dans les halliers, les chatons légers et frissonnants des saules et des coudriers, elles enchantent en même temps qu'elles émeuvent. Un mystère est en elles, qui réveille dans les âmes sensibles des impressions anciennes, ayant gardé toute leur fraîcheur: enthousiasmes spontanés, émerveillements juvéniles, joies exubérantes, candides ferveurs, délices incomparables de notre avant-printemps.

Sans doute, les mois qui vont suivre nous apporteront d'autres enchantements; mais ils ne nous donneront plus, quoi qu'ils fassent, cette palpitation si tendre qu'éprouve le cœur quand il touche au but de ses plus chères aspirations; ils ne verseront plus en nous ce suave avant-goût du renouveau qui approche, ce délicieux frisson qui envahit, jusqu'au plus vif de leur être, ceux qui ouvrent, déjà, les bras à un bonheur qu'ils n'étreignent pas encore, mais qu'ils voient clairement venir vers eux.

ADOLPHE HARDY.

René Janssens peintre et historien⁽¹⁾

Je salue avec joie la publication de ce livre. Il y a longtemps, très longtemps que je conseille à mon ami René Janssens de ne point laisser stériles les qualités d'écrivain, d'artiste lettré, que révélerent, il y a trente ans, ses articles de la *Jeune Belgique*. Je me heurtai à l'excessive modestie de Janssens, à ses habitudes de discrétion, d'effacement, à l'élégant manque de confiance en soi qui a nui à sa réputation de peintre, l'a empêché de faire de son œuvre une exposition d'ensemble: la seule idée d'une telle manifestation l'effaroucha. Ses quelques articles de jadis — de la critique d'art très ferme, s'attachant aux tendances plus qu'aux personnalités — avaient été fort appréciés naguère. Ils étaient signés « Jss ». Je crois que de faire imprimer ainsi trois lettres de son nom parut à l'auteur prétentieusement audacieux; il craignit qu'on ne l'accusât d'usurpation. Et il ne fut plus que peintre. Encore n'oserait-il proclamer qu'il l'est. Parce que d'autres sont conduits avec plus de hardiesse et de spontanéité, il considère avec timidité, avec inquiétude ce qu'il a accompli dans la réflexion.

Cette hardiesse, cette spontanéité lui eussent été impossibles. Il est très cultivé, il l'était en débutant. Il n'a pas connu la belle confiance qu'ont en leurs dons et en leurs rêves ces jeunes peintres peu renseignés sur le passé, sur ce qu'il a fourni d'inégalables réalisations et de tragiques erreurs. Il était, lui, renseigné; quand il était élève du cours de Portaels, à l'Académie, il savait déjà énormément de choses, apprises dans le milieu familial tout imprégné de science et dans un milieu parisien où, adolescent, il avait été admis, où il avait subi le rayonnement de très grands esprits. Il était trop averti pour n'être pas circonspect. Il connaissait trop les grands chefs-d'œuvre, les avait trop étudiés pour croire qu'il est aisé d'en créer.

(1) Ces lignes serviront de préface à un volume sur les peintres de l'intimité qui paraîtra prochainement à la Société Nouvelle d'Éditions à Bruxelles. Nous devons à la grande obligeance des éditeurs, avec la publication de cette préface, celle de quelques pages illustrées que nous donnons plus loin.

C'est ainsi qu'il fut amené à limiter ses ambitions de peintre. Il abandonna les projets de grand art décoratif pour lesquels, pourtant, sa culture l'eût servi; il renonça même à peindre des portraits, quoiqu'il en eût exécuté de remarquables. Et il fut, presque exclusivement, un intimiste. S'il consentait à réunir en une exposition rétrospective les principales d'entre les œuvres nées du labeur patient, probe, fervent de quarante années, une lacune apparaîtrait dans l'ouvrage pour lequel j'écris cette préface; car il est évident que, pour parler congrûment de l'intimisme dans la peinture belge contemporaine, il faut citer le nom que Janssens s'interdit d'écrire: le sien. Nul n'a rendu mieux que lui le langage secret des décors que l'homme hante depuis longtemps, des choses sur lesquelles des regards se sont souvent arrêtés; nul n'a fait plus présente la vie humaine en les lieux d'où elle est momentanément absente, mais où elle a laissé une palpitation, une haleine. Dans certains de ses tableaux, cette présence mystérieuse est le vrai sujet, et il semble que matière, formes, couleur, pourtant évoquées sans aucune négligence, sans confusion, s'effacent humblement devant elle.

Janssens était donc tout particulièrement désigné pour écrire l'étude qu'il nous donne enfin aujourd'hui.

Il n'est point le premier à aborder le sujet qu'il traite. Celui-ci a attiré l'attention d'un grand nombre d'historiens de l'art, chez nous surtout, dans ce pays dont les peintres furent les premiers à évoquer la vie familière, dans le pays de Jacques Coene, des frères de Limbourg, de Jean Van Eyck et du maître de Flémalle. Janssens le sait bien. Et cela le fit hésiter à publier son livre. Il avait tort d'hésiter. Ce qu'il a écrit, c'est forcément autre chose que ce qu'apportèrent des travaux antérieurs. Autre chose, parce que Janssens est peintre. On avait beaucoup écrit sur Rubens quand Fromentin — que Janssens se rassure: je ne risque qu'un rapprochement sans comparaison — analysa, dans *les Maîtres d'autrefois*, les œuvres du grand Anversois. Or, Fromentin, parce qu'il était peintre, formula son admiration de telle façon que l'on comprit mieux ces œuvres. Et quand, beaucoup plus tard, un autre peintre, Anquetin, à son tour parla de Rubens, il fit des découvertes encore.

Je ne veux pas dire — je me condamnerais — que pour bien commenter la peinture, il faut être peintre. Je crois que, dans certains cas, notamment lorsqu'il s'agit des productions de leur temps, les artistes sont mauvais juges — même si leur bonne foi est entière — des œuvres données par d'autres à l'art qu'ils servent eux-mêmes: la noble passion est trop forte qui les attache à leur conception de cet art. Mais les plus avertis des écrivains trouveront des enseignements précieux dans les observations d'un peintre méditant sur les expressions de la peinture, sur un langage dont il sait les secrets, la magique puissance et aussi les difficultés, les défaillances et les subterfuges.

Parmi ces artistes, le plus apte à nous instruire ainsi est peut-être celui qui, d'une part, fut préparé par la culture littéraire qui confère la faculté d'envisager les phénomènes dans leur temps, de découvrir leurs correspondances, et d'autre part, a travaillé dans le recueillement, s'est accoutumé à interroger les choses dans le silence, à se garder, dans leur évocation, de tout emportement: l'intimiste lettré.

Je n'entreprends pas de faire l'éloge du livre de Janssens: le préfacier est impertinent qui prétend dicter au lecteur son jugement.

Je me borne à rappeler que si ce livre avait été écrit par un autre, une page, certainement, aurait été consacrée à Janssens qui sut faire parler l'atmosphère du Musée Plantin, de la maison de Goethe et de demeures où les souvenirs sont moins sonores, où chuchote l'écho de vies sans noms; à dire comment Janssens était particulièrement qualifié pour nous donner cette étude d'un peintre sur une des plus émouvantes expressions de la peinture, celle à laquelle sont si avidement attentifs, depuis des siècles, les artistes de nos contrées, celle qu'il a su, lui-même, fixer avec tant de sensibilité, d'intelligente pénétration.

GUSTAVE VANZYPE,
Membre de l'Académie royale
de langue et de littérature françaises.

Les peintres de l'intimité

L'Ecole belge de 1830 à 1830

En Belgique, lorsque la Révolution de 1830 eut rendu au peuple, avec la liberté, le sentiment de fierté et le ressort individuel capables de pousser la jeune nation vers de nouvelles destinées, l'Art, qui languissait lamentablement depuis la fin du XVII^e siècle, se réveilla, et toute une génération de peintres ambitionna la gloire de faire naître une école.

La domination française avait fait prendre aux artistes wallons et flamands l'habitude de demander des directives à Paris. Les dix années d'exil que David vécut en Belgique avaient quelque peu accentué chez nous son influence, et Fr.-Joseph Navez, directeur de l'Académie de Bruxelles, prêchait d'exemple, en apôtre convaincu du classicisme davidien.

Mais si Navez, dans ses tableaux religieux et historiques, ne fut qu'un peintre médiocre, il fut un remarquable portraitiste. Son groupe de la *Famille de Hemptinne*, celui de la *Famille d'Stevens*, le portrait double de M. et M^{me} Kindt, ceux de M. *Morren* et de M^{me} *Bouvier* le classent parmi les maîtres. Il a aussi eu le mérite d'être un excellent professeur. Tous les bons peintres qui se sont formés à Bruxelles entre 1830 et 1850 ont passé par son atelier.

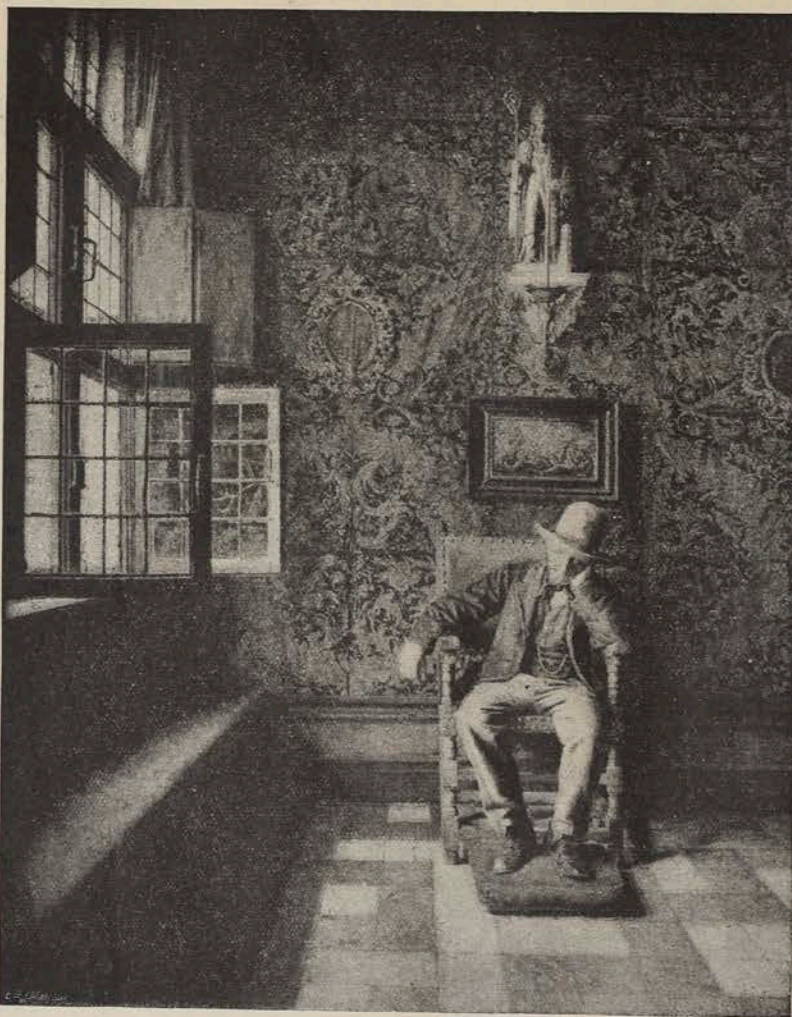
Neveu de Leys, Henri de Braekeleer était le fils de Ferdinand de Braekeleer, qui cultiva avec succès le genre anecdotique et



La Famille de Hemptinne.

FR. J. NAZEV.

(Musée Moderne, Bruxelles.)



L'Homme à la chaise.

HENRI DE BRAEKELEER.

(Musée d'Anvers.)

familier, en y mettant un esprit un peu puéril et désuet, une facture molle, une couleur assez fade, diluée et toute conventionnelle, mais qui eut cependant le mérite de remettre en honneur l'art des petits maîtres. Henri, par contraste, fut le peintre robuste et réaliste par excellence. Leys l'employa à exécuter attentivement d'après nature des documents pour ses fonds de tableaux : murs décrépits, toitures et tourelles vétustes, vitraux et pavements rapécés, intérieurs séculaires, pauvres végétations des cours citadines. L'élève apprit à discerner en toutes choses l'aspect pittoresque et le caractère essentiel et à pousser très loin l'exécution. Il y fortifia son goût naturel pour la contemplation et le silence et se voua à l'évocation des temps révolus, en peignant des intérieurs anciens et de vieilles choses, non pas en archéologue, mais en poète taciturne, concentrant son émotion intime dans le travail de son pinceau.

À ce don précieux il joint une vision de coloriste à la fois somptueux et délicat, où la fraîcheur se mêle à l'intensité du ton, l'éclat à la solidité. Autant que les maîtres hollandais il est sollicité par les jeux de la lumière, et quand lui vient la maîtrise, il s'est composé une facture étonnamment souple et vivante, où vibre la multi-

PLICITÉ des nuances et des valeurs dans la simplicité des plans et l'unité de l'atmosphère. Soumis longtemps à la sévère discipline de l'absolue sincérité, du travail patient et consciencieux, il peut, quand il se libère, se permettre l'emportement et la fantaisie dans la joie de manier la pâte onctueuse : il en fait à coup sûr des chefs-d'œuvre.

Voyez la dévotion attentive de ses premiers tableaux : *Le Jardin du fleuriste*, *Les Potiers*, *La Fileuse*, *La Chapelle de grâce* (document pour l'Oiseleur de Leys); *La Chapelle Saint-Hubert à l'Eglise Saint-Jacques*. De-ci de-là, dans son souci de l'exactitude, il ne peut se défendre d'une certaine sécheresse; mais aussi quelle sûreté n'a-t-il pas acquise lorsqu'il aborde, après de telles études, des compositions comme *La Liseuse*, *L'Atelier*, *La Fête de la grand'mère*, *Le Broyeur de couleurs*, *L'Imprimeur en taille-douce*, *Le Carillon*, et ce joyau : *Le Géographe*, qui le prépare à ce prestigieux intérieur de la maison hydraulique : *L'Homme à la chaise*, où il se montre l'égal de Vermeer de Delft!

Dans ces dernières années de travail il semble être devenu un adepte de l'impressionnisme, mais sans suivre aucune théorie et sans prendre exemple sur personne. Il peint, de premier jet, des coins de paysages et des natures mortes, d'une facture audacieusement amplifiée et simplifiée, en larges coulées qu'il rehausse à petits coups de pinceau nerveux, pleins de saveur et d'accent, qui leur donnent le modelé, la lumière et la vie. Parmi les chefs-d'œuvre de cette maîtrise suprême, je citerai *La Ménagère*, *Roses blanches*, *Accessoires*, *Fraises et Champagne*.

Tandis qu'à Anvers quelques très beaux peintres se formaient en dehors des traditions et de l'enseignement officiel, à Bruxelles un groupe d'artistes, sortis de l'Académie, entraient dans la carrière en bousculant les aînés.

C'est Charles De Groux qui, à ses débuts, rompit le plus violemment avec la peinture historique, quitte à y revenir plus tard. Son tempérament mélancolique et maladif se consacra tout entier à l'expression pathétique de la misère et des injustices sociales. Il n'y mit au-

cune intention de révolte ni de revendication. C'est la pitié qui domine son œuvre, une pitié dont la sincérité est absolue. Certes, une part de romantisme s'y révèle en maint endroit, mais il est surtout sollicité par la réalité, au point de montrer celle-ci sous ses aspects les plus crus et les plus brutaux. *L'Ivoigne* et *la Rixe* étaient des innovations terribles au milieu de l'héroïsme empanaché et des galanteries poétiques, thèmes à la mode du temps. Il s'est complu à peindre des intérieurs sans feu que la misère a dénudés et endeuillés, les cabarets sinistres où s'abrutissent et s'assomment les malheureux réduits à l'état de déchets sociaux, les crépuscules d'hiver dans les carrefours de banlieue où grelottent et s'épuisent les mal-vêtus et les affamés. Il a peint aussi le peuple des pèlerinages, mêlé de mendiants et d'infirmes. *Le Pèlerinage de Saint-Guidon* est une de ses meilleures œuvres. Il a mis du caractère et de la grandeur dans ses *Bénédictité* et dans ses figures d'ecclésiastiques.

Sa couleur se ressent de l'âpreté de ses sentiments. Elle n'est que rarement rehaussée de vivacité et de clarté. Sa technique était laborieuse et probe, sans recherche de virtuosité.

Florent Willems et Alfred Stevens ont été les peintres de la

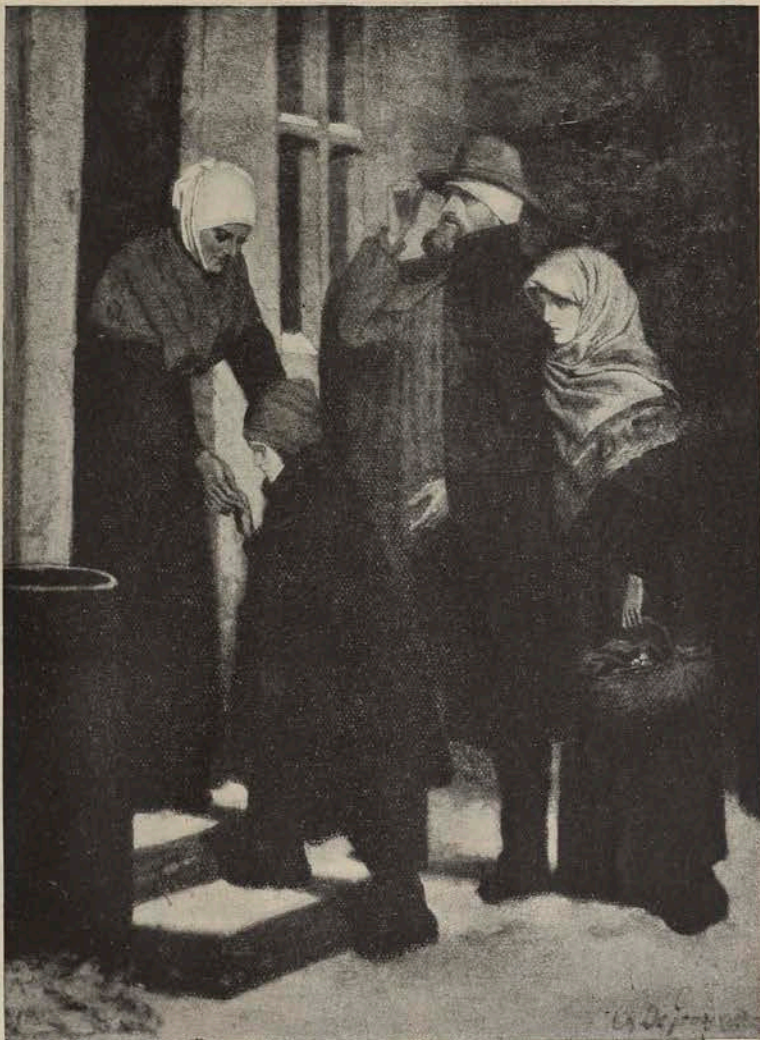
féminité. Mais, tandis que Willems, l'aîné des deux, après avoir débuté en coloriste savoureux, se fige dans la tradition de Terborgh et se dessèche dans l'afféterie et la préciosité, Stevens s'élançait vers la beauté vivante et trouve dans la femme contemporaine un inépuisable sujet de drames intimes et de romances sans paroles. Doué d'un œil extraordinairement délicat, d'une main supérieurement ferme et sensible, il acquiert tout jeune une maîtrise qui l'apparente aux meilleurs techniciens du passé.

Il s'est plu à peindre la femme du monde chez elle, dans son cadre le plus habituel, avec ses gestes les plus vrais. C'est dans ses premiers tableaux qu'il montra le mieux ses qualités d'intimiste. Il avait vingt-quatre ans quand il peignit ce chef-d'œuvre : *La Consolation* (coll. W. Thys, Bruxelles). Deux dames, vêtues de deuil, la mère et la fille, sont en visite chez une jeune amie. Assise à côté de celle-ci dans un grand canapé de soie jaune, la mère pleure, le visage caché dans son mouchoir, tandis que l'amie, compatissante, vient d'épuiser les paroles de réconfort et en attend l'effet avec résignation. La composition de cette toile et l'émotion qui s'en dégage sont d'une grandeur que l'artiste n'a pas dépassée. C'est une scène prise sur le vif, avec le tact et la sobriété d'un maître. Un peu plus tard, il exposa : *Une Matinée à la campagne*, dont le sentiment gracieux et tendre est d'une inspiration aussi heureuse. Ce tableau représente trois femmes, également jeunes, élégantes et jolies, causant dans l'encadrement d'une fenêtre ouverte sur un jardin. Un naturel parfait, un aimable abandon nous disent que ce sont trois amies et que, en ce moment, aucune coquetterie ne les sollicite. Elles sont sereines et radieuses comme de belles fleurs épanouies. *Miss Fauvette*; *la Dame en rose*; *l'Atelier*; *la Tricoteuse* sont de la même qualité. Cependant, l'artiste qui a réalisé ces œuvres parfaites n'a pu garder longtemps un style à la fois aussi pur et aussi sobre, et le virtuose prendra bientôt le pas sur le peintre intimiste. Mais aussi quel magicien que l'auteur de *la Visite*; *le Billet de faire-part*; *Tous les Bonheurs*; *Un Chant passionné*; *l'Inde à Paris*; *Désespérée*; *Un Sphinx parisien*; *Souvenirs et Regrets*! Châires adorables, souples torsades de cheveux, châles brodés, velours, satins, mousselines et dentelles, bibelots rares, précieux petits meubles, paravents de laque, ses pinceaux ne se sont dépensés qu'en caresses et en séductions. Pendant sa maturité, Alfred Stevens a été beau peintre dans l'acception la plus complète du terme.

Un essai sur l'intimité serait notoirement incomplet s'il ne comprenait pas deux artistes qui continuent la liste déjà considérable de leurs œuvres. Je veux parler de Léon Frédéric et d'Alfred Delaunois.

Aucun de nos contemporains n'a regardé la nature avec une dévotion aussi fervente que Léon Frédéric. Il lui a fait le don absolu de soi que nous admirons chez les grands mystiques; mais chez lui l'ardeur religieuse a évolué en une sorte de panthéisme grave et tendre. Emu par tous les spectacles, tantôt les yeux levés vers l'infini du ciel étoilé, tantôt penché sur le brin d'herbe et sur l'insecte, il est sollicité par toutes les manifestations de la vie et choisit de préférence dans l'humanité fraternelle le labeur des humbles et la candeur de l'enfance.

Son art l'apparente de façon frappante aux peintres gothiques.



CHARLES DE GROUX.

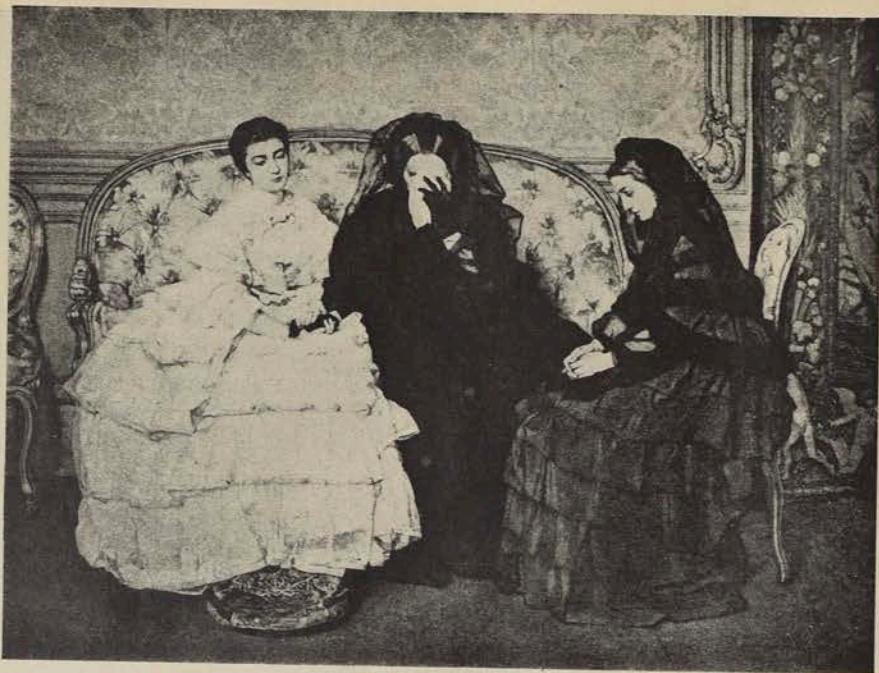
Les mendiants.

(Coll. particulière.)

Il a, comme eux, et malgré la connaissance approfondie du métier, des scrupules, une application respectueuse, le besoin toujours renouvelé de contrôler son travail au contact direct de la nature, et le don de faire ce qu'il voit en y mettant aussi ce qu'il a senti, avec cette sincérité sans aucun artifice, qui transmet l'émotion mieux que n'a jamais pu le faire la virtuosité. C'est pourquoi il y a tant d'intimité dans son œuvre.

D'un petit village d'Ardenne, il a fait son pays d'adoption et il en a raconté, avec un amour quasi filial, les lignes et les reliefs du sol, la grand route et les sentiers perdus, les champs, les bois, les bruyères et les lointains horizons, les frais et gazouillants ruisseaux, les modestes demeures aux toits d'ardoises, les rustiques, laborieux et paisibles habitants.

C'est là qu'il a peint, dans une note très spéciale de lyrisme familial, *la Vie des paysans*, longue frise où les différents âges sont groupés en panneaux distincts, reliés par le terrain, la silhouette des maisons et le ciel; *le Repas des funérailles*; *le Dimanche après la grand messe*; *le Murmure du ruisseau*; *la Nuit*; *la Boutique en Ardenne*; *le Tisserand*; de nombreux intérieurs peuplés de figures



La Consolation.
ALFRED STEVENS.
(Coll. W. Thyss Bruxelles.)

et cette page radiante, *La Pensée qui s'éveille*, où se contendent le printemps de la vie et celui de l'année, la peinture et la poésie.

C'est pour orner l'église de ce petit village qu'il a peint l'admirable triptyque *La Sainte-Trinité*, l'œuvre religieuse la plus inspirée de notre époque : dans le panneau central, deux angelots, dont la nudité est voilée par une légère tunique de crêpe noir, promènent à travers la campagne le suaire de sainte Véronique, détruisant sous leurs pas les maléfices, les plantes vénéneuses, les ronces et les bêtes malfaisantes, qui se transforment aussitôt en fleurs épanouies, en oiseaux et en papillons, symbole limpide, à la portée des âmes les plus simples.

C'est là-bas encore qu'il a exécuté les cycles du *Lin* et du *Blé*, ensemble magistral de dessins par lesquels il glorifia le travail agricole de l'industrie rurale, dans un style à la fois grandiose et simple, sans que Millet ou Meunier puissent y revendiquer quelque influence. Une des caractéristiques de Léon Frédéric est que sa personnalité n'est atténuée par le souvenir d'aucun maître. Si par le sentiment il fait souvent penser aux primitifs, il n'en rappelle spécialement aucun, et sa vision, si vraie et toute moderne, est absolument à lui.

Alfred Delaunoy paraît aussi descendre de l'ancienne lignée des peintres flamands et wallons qui ont fusionné dans leurs œuvres un sentiment profondément mystique et une vision très réaliste. Il n'est pas, à vrai dire, un peintre de sujets religieux : c'est un puissant évocateur de la vie ecclésiastique et des milieux consacrés au culte, un peintre d'intérieurs d'églises, de convents, de cloîtres et d'humiles et silencieux logis de béguines. Son mysticisme n'est pas issu de savantes spéculations métaphysiques : c'est celui de la dévotion populaire, où se mêlent des pratiques et des traditions folkloriques, attachées souvent à certaines figurations de la Divinité. Les maîtres du XV^e siècle n'en ont pas connu d'autre, et c'est d'ailleurs le seul que les arts plastiques puissent clairement interpréter.

RENÉ JANSSENS,
Membre correspondant
de l'Académie Royale de Belgique.

La Pensée qui s'éveille.
LÉON FRÉDÉRIC.
(Coll. William Thyss, Bruxelles.)



Défauts de la Monarchie belge

Le Roi Albert I^{er} meurt un samedi, le 17 février 1934. Le vendredi suivant, 23 février, le Roi Léopold III est inauguré. Dans l'intervalle, durant six jours pleins, la Belgique est virtuellement en république, laquelle peut être définie, selon Anatole France : l'absence du Prince. Ce n'est qu'après avoir prêté le serment constitutionnel en présence des Chambres réunies que l'héritier du trône sera autorisé à s'y asseoir. Il n'en était pas de même sous l'Ancien Régime, aussi bien en France qu'en Belgique. Selon la pure tradition monarchique, il n'y a pas d'interrègne; à l'heure même où le Roi rend le dernier soupir, la dignité royale surgit de nouveau dans la personne du successeur, dont le pouvoir résulte du même processus naturel que celui qui règle la transmission des biens et celle de l'autorité familiale. La grande habileté de cette tradition consistait à charger la nature elle-même d'une opération aussi dangereuse que celle-là. A aucun moment, quoi qu'il arrivât, le pouvoir royal n'était donc disponible et nul n'avait le temps de songer à y porter la main.

Puis le mode d'accession du nouveau Roi était de nature à libérer au maximum la fonction royale, de façon à lui permettre de rendre tout son effet. Un chef indépendant est celui qui ne tient son principat de personne, mais aussi celui qui devient prince sans obstacle ni réserve. Une des conditions essentielles du métier de roi est sans doute l'absolue disponibilité.

La manière dont notre pays se met en monarchie au début de chaque règne contredit fâcheusement ces principes élémentaires. Si chacun de nos nouveaux Rois est reconnu Roi, c'est sur sa promesse de faire telle chose et de ne pas faire telle autre chose. Or qui dit promesse dit lien; qui dit promesse dit bénéficiaires, témoins et garants de la promesse. Tout se passe, lors de l'inauguration, comme si l'héritier promettait solennellement aux mandataires du pays, sous peine de n'être rien et de ne pouvoir rien faire, de ne servir la nation que dans certaines limites, et de ne pas sauver la Belgique s'il se présentait quelque cas non prévu par les constituants de 1830.

* * *

Une autre anomalie de ce mode de succession consiste en ceci. En prononçant la formule rituelle, l'héritier du trône paraît définir la fonction monarchique, fonction dont le propre, comme tous les phénomènes vitaux, est la souplesse et la subtilité. Le serment royal ne peut que faire double emploi dans ce qu'il a d'affirmatif, avec les conditions naturelles de la monarchie; et dans ce qu'il a de négatif, il risque de les contredire, ou de les contrarier dans toutes les éventualités non prévisibles. Or l'Histoire de demain est précisément faite de ces éventualités.

Quand le nouveau Roi jure, par exemple, de défendre l'intégrité du territoire, il ne fait rien d'autre que de promettre d'agir en Roi, et dès lors son serment est inutile. Car il est inhérent à la fonction royale, telle que la postule la nature, de veiller à la garde des frontières; pour un prince, fils de prince, ce devoir va de soi. Par contre, quand le nouveau Roi jure de respecter la Constitution, c'est à-dire l'idée qu'une certaine assemblée, réunie à telle époque, s'est faite du bien public, il est contraint d'aliéner une part de ses prérogatives pour obtenir le reste, et de renoncer à servir son pays selon ses moyens de Roi chaque fois que l'idée de cette assemblée lointaine se trouvera démentie. Et dès lors son serment est

funeste. C'est comme si le chef d'une tribu guerrière se liait volontairement le bras droit avant de partir en expédition. Il peut se faire que cette paralysie artificielle entraîne des désastres.

Hypothèse! dira-t-on. Qu'est-ce qui prouve que tous les problèmes politiques essentiels ne sont pas solubles dans les limites de la Constitution?... Il est facile de voir, par ce qui s'est passé durant la guerre, et à l'issue de la guerre, que, chaque fois que les difficultés atteignent autour de nous une certaine intensité, la Constitution devient inapplicable. De 1914 à 1918, nous avons vécu en pleine illégalité constitutionnelle, et Lophem n'a fait que cristalliser, sous une forme qui n'était peut-être pas la seule possible, des nécessités politiques extrêmement pressantes qui ne trouvaient aucune ressource dans la Constitution.

Le résultat, comique et tragique à la fois, c'est que tout ce qui s'est passé depuis est non valable et caduc, si l'on se tient au pur esprit juridique. D'ailleurs, pour remonter aux sources de notre droit public, qu'est-ce qu'une légalité née de l'illégalité, et qu'une vérité constitutionnelle issue de l'insurrection anticonstitutionnelle de 1830? On oublie toujours qu'il n'y a pas d'ordre légal absolu, puisque tous les régimes sans exception se sont institués par une violation des principes de régimes antérieurs.

Dans la réalité « Belgique », telle qu'elle se présente à nos yeux le 23 février 1934, jour de l'inauguration de S. M. Léopold III, il faut par conséquent distinguer les éléments secondaires, relatifs et révisibles, qui sont les institutions, les formes de la vie nationale, la Constitution et ses rites; et les éléments essentiels, stables et permanents qui sont la Nation, définie par ses nécessités historiques et géographiques. Si donc, le chef-né, qu'implique chez nous l'idée même de nation, non les définitions arbitraires de la nation, fait un pacte avec la Belgique, ce devrait être, et c'est profondément, et c'est en réalité, avec la Belgique éternelle, non avec la Belgique actuelle et conventionnelle. Pour tout Belge au cerveau clair et au cœur sain, le serment royal n'a de sens que dans la mesure où il confirme ce fait naturel, non dans celle où il le nie.

* * *

Par malheur il n'en est point ainsi formellement. L'équivoque constitutionnelle, qui n'est autre, nous venons de le voir, qu'une interdiction signifiée à nos Rois de faire tout le bien qu'ils peuvent nous faire, ne laisse pas de peser sur l'atmosphère monarchique. On n'a vu le feu Roi Albert s'en dégager en 1914 et 1918 que parce que l'absurdité en était subitement évidente, et aussi parce que l'esprit public, bouleversé par la guerre et par la victoire, était exceptionnellement enclin à la surprise. D'ordinaire, sa caractéristique chez nous est la conservation et la conformité.

De plus, la qualité de « témoins et garants », que confère aux parlementaires la forme même du serment, les induit à certaine humeur et les autorise à certaine attitude, à l'égard de la monarchie, qui la rabaisse, la paralyse et la limitent constamment. Le bienfait royal, véritable miracle aux conditions très délicates (le Roi, qui n'est qu'un homme comme les autres, peut soudain beaucoup plus que n'importe quel homme), suppose chez le Roi une position absolue, c'est-à-dire indépendante; l'autorité, au sens psychologique du mot, lui vient du droit de ne pas rendre de comptes.

Du moment où il y a quelqu'un quelque part en situation d'interpeller la monarchie, ou même de la surveiller, le monarque ne peut plus grand-chose, ou peut beaucoup moins. Par certains actes d'Albert I^{er}, par l'immense rumeur de sa mort, on a vu encore récemment ce que c'est que « l'autorité », on en a senti l'extraordinaire empire. Les mêmes mots, qui ont sauvé plusieurs fois la Belgique, le même destin qui a frappé son Roi, ne seraient rien et n'auraient rien ému dans l'âme d'un peuple entier s'ils

avaient frappé un autre homme, s'ils étaient sortis d'une autre bouche. Une disgrâce de notre système monarchique incomplet, c'est qu'il conspire à étouffer ces prestiges naturels, à en retarder l'apparition, à en restreindre l'emploi.

Il y a certaines circonstances, celles précisément où notre existence est en jeu, où nos Rois doivent d'abord, comme le sauveur avec les gens qui se noient, lutter contre les réflexes du pays avant de le sauver. N'oublions jamais que la monarchie belge est née à une basse époque, où on ne comprenait pas grand'chose à ses bienfaits; nous nous sommes affublés d'un Roi pour faire plaisir à l'Europe et en bougonnant.

Les constituants avaient à peu près, pour la fonction royale, les sentiments d'un enfant pour l'huile de foie de morue. Il serait tout de même un peu fort que les destinées du pays fussent indéfiniment obérées par les conséquences de cette crise de puérilité politique.

ROBERT POULET.

Pour consoler ceux qui souffrent

(Extrait des *Œuvres oratoires*
du curé Pecquet.)

Il me faut donc tâcher d'élucider le problème de la souffrance humaine.

...Si je voulais être complet, je parlerais aussi de la souffrance des bêtes; mais cela me mènerait trop loin et je n'ai pas à développer des arguments contre la Providence, auxquels ne songent pas mes auditeurs. De fil en aiguille, ils en viendraient à s'inquiéter aussi des arbres, et je devrais expliquer pourquoi Dieu permet que les sapins pleurent des larmes de résine quand on les coupe. C'est déjà bien assez de leur montrer qu'ils n'ont pas à en vouloir au Ciel de toutes leurs peines et de tâcher de les en consoler.

Mes chers Frères, dirai-je, les choses ne vont pas sur terre comme nous le voudrions. Il y a la pluie qui tombe souvent mal à propos, gâtant les promenades des citadins et les récoltes des paysans. Il y a les sécheresses ruineuses, les gelées, les inondations et les tremblements de terre. Il y a les krachs financiers, la dévalorisation des monnaies, la baisse de la Bourse et des denrées, les incendies d'immeubles non assurés. Il y a la grippe, le cancer, la paralysie, la phtisie, l'hémoptisie, les clous, les furoncles, la hernie, la gastrite, la néphrite, l'arthrite, la pyélite, la sciatique, l'appendicite, la péritonite, la pleurésie, la pneumonie, le mal de dents, le mal de Pott, la fièvre tierce, la fièvre quarte, la fièvre muqueuse, la fièvre typhoïde et toutes les autres maladies. (Je n'en citerai évidemment que quelques-unes.) Il y a la mort, celle de ceux que nous aimons, et la nôtre. Et en attendant la mort, que d'autres maux encore : la guerre qui éclate, la ruine des efforts de toute une vie, les déceptions, la malchance, les remords, les scrupules, les médisances, les calomnies, l'inégale répartition des biens et le spectacle de l'iniquité triomphante, comme dit Bossuet. Ici j'ouvrirai une parenthèse pour montrer que certains maux peuvent être évités et qu'il est donc possible d'alléger tant soit peu notre fardeau. Ainsi, bien des maladies du corps sont dues à la malpropreté, à l'imprudance, à l'impureté, à l'ivrognerie. D'autres se développent, jusqu'à devenir mortelles, faute d'appeler le médecin et de suivre ses prescriptions. Certaines encore s'aggravent

du fait qu'on y pense, qu'on en parle, qu'on se plonge dans la lecture des dictionnaires médicaux.

Quant aux maladies de l'âme, il est aussi possible d'en réduire le nombre et la nuisance. Ainsi, on échappera à l'inquiétude et au remords en fuyant le péché, aux amendes et aux procès, en se gardant d'être cupide et malhonnête.

Pour supporter « le spectacle de l'iniquité triomphante », il n'est que de penser à la mauvaise conscience des méchants et de les imaginer, la nuit, forcés de se dire dans leurs insomnies :

« Je fais vraiment partie de l'espèce des voyous. Je suis plus dégoûtant que tous les porceux réunis de l'Enfant prodige. S'il existe une Justice, c'est pour frapper les individus de ma sorte. »

Songez aussi, mes Frères, au mépris dont ils sont entourés, à leurs châtiments qui, tôt ou tard, finissent par s'abattre sur eux et leur postérité, et vous vous consolerez de ne pas leur ressembler.

De même envieriez-vous moins le sort des riches, si vous observiez que leur fortune ne les garantit pas de la souffrance. Jalouser, c'est manquer d'imagination. Les grands ont de grands désirs, lesquels sont, par définition, irréalisables et, par conséquent, sources de tourments. Il en va d'eux comme des arrivistes qui ne sont jamais assez arrivés, et des amateurs de décorations qui ne sont jamais assez décorés. Ils sont peut-être plus à plaindre que nous. Croyez-vous qu'on ne pleure pas autant dans les châteaux que dans les chaumières? et qu'on s'y ennuie moins? et qu'on ne s'y dispute pas davantage? Croyez-vous qu'une vieille duchesse qui tombe en ruine trouve beaucoup à se consoler avec ses autos, ses fourrures et ses bijoux? que, pour mourir du cancer, on est mieux sur un lit moelleux, entouré de dix médecins célèbres, que sur une paille, assisté du curé de son village? Le confort ne donne pas le bonheur. Il fait naître, au contraire, plus d'exigences et donc plus de déceptions. Il rend l'homme plus susceptible et plus douillet. Pour M^{me} la Comtesse, une humiliation est un attentat; pour sa fille, un chapeau manqué est une catastrophe; pour M. le Comte, une égratignure est un assassinat. Si les riches étaient parfaitement heureux, ils ne se fuiraient pas tellement eux-mêmes. Or, ils ne semblent bien nulle part. De la ville, ils accourent à la campagne, de la campagne ils filent à la mer, et de la mer ils rentrent précipitamment à la ville pour préparer de nouveaux voyages. C'est donc qu'eux aussi poursuivent un bonheur qui sans cesse se dérobe. Gardez-vous, mes Frères, d'ajouter à votre tourment celui de leur porter envie.

* * *

Si le baron de Béviusse est à l'église avec sa famille, j'adoucirai ce qui précède. S'il amène des invités, je le tournerai tout autrement. Il vient parfois au château des oisons qui ne comprennent rien et se scandalisent de tout. Je me souviendrai que tout le monde est appelé au royaume de Dieu, et à personne je ne donnerai lieu de devenir anticlérical. Il me sera toujours possible d'exposer la vraie doctrine en hiver, une fois seule avec mes paroissiens. Alors je pourrai me délivrer, et redire à loisir la prédilection que Jésus nourrissait pour les pauvres. Le temps de Noël m'en offrira l'occasion. Dès son berceau, en effet, Notre-Seigneur marque son goût de la pauvreté. Au lieu d'un palais ou d'un riche hôtel particulier, il choisit de naître dans une étable. Plus tard, ce n'est pas dans un manoir historique ou dans quelque villa avec vue sur la mer qu'il passe le temps de sa vie cachée, c'est dans une chaumière, à Nazareth. Ses parents sont nobles, ils descendent de David, c'est entendu, mais il n'y paraît plus. David est mort depuis dix siècles; Marie et Joseph sont de pauvres gens, comme beaucoup de ménages ouvriers d'aujourd'hui qui remontent aussi peut-être à quelque prince, mais n'en sont pas moins réduits à

travailler de leurs mains pour gagner leur vie. A la crèche, il y eut une députation des bêtes : ce fut un âne et un bœuf, et non pas un cheval de race, un lévrier, un chat siamois ou quelque animal de grand prix ; il y eut une députation de l'humanité : ce fut des bergers qu'invitèrent les anges, non des princes et des consuls ; quant aux mages, ils ne vinrent que beaucoup plus tard. Ils apportèrent de l'or : saint Joseph ne le serra pas dans un coffre-fort ni ne le plaça à intérêt ; sans doute, le distribua-t-il à plus indigents que lui, car Jésus n'hérita rien de son père nourricier, puisqu'au cours de sa vie publique il mendiait souvent sa subsistance et disait n'avoir pas une pierre où reposer la tête. C'est avec les pauvres qu'il se plaisait, ne se bornant point à faire chez eux un stage d'agitateur qui lui eût procuré quelque situation avantageuse, mais ensuite à les abandonner. Il leur demeura fidèle jusqu'à la mort. Certes, les riches eurent parfois l'honneur de le recevoir : c'est qu'en effet Jésus avait beaucoup à faire chez eux. Il allait leur parler des dangers de la richesse, et de la meilleure façon d'utiliser cette fortune que le Ciel leur avait accordée pour le bien du prochain. Je passe sur les malédictions qu'il leur adressa et sur les coups de fouet qu'il administra aux agents de change, installés dans le temple. Tant y a que l'Evangile n'est guère tendre pour les égoïstes et les parasites, alors qu'il est si encourageant aux travailleurs et aux pauvres...

* * *

...Souffrir, telle fut donc toujours la condition de l'homme. L'avenir sera-t-il meilleur que le passé ? Personne n'y compte. C'est qu'il y aura encore des guerres, puisqu'on ne cesse de fabriquer des armes ; des inondations, puisqu'on prend tant de précautions contre le débordement des fleuves ; c'est qu'il existera toujours des cambrioleurs et des assassins puisque l'on persiste à fabriquer des serrures et à bâtir des prisons ; c'est qu'on n'espère pas voir disparaître les maladies, puisqu'un million de jeunes gens, dans le monde, se préparent à devenir médecins ; et la mort continuera de faucher les malades et les vieillards, au fur et à mesure que les nouveau-nés se présenteront pour prendre leur place.

Telle étant l'humaine destinée, que nous reste-t-il à faire ?

Vouloir en remonter à Dieu ? Regretter de n'avoir pas été là quand Il dressait le plan de la création, et lui envoyer dire, maintenant, comment Il aurait dû s'y prendre afin de mieux arranger les choses ? Nous qui ne sommes pas même capables de fabriquer une mouche ! Les merveilles de la nature nous enseignent plutôt de rester modestes et de nous taire. Se fâcher ? Blasphémer ? Prendre le train pour aller assister à un congrès de libres penseurs ? Montrer le poing au firmament ? Comme si Dieu était atteint par nos jurons de petits garçons grincheux ! Il ne s'est jamais senti diminué pour si peu. Il ne lit même pas les livres des grands écrivains qui l'injurient.

Jeter le manche après la cognée ? Se suicider ? On ne l'a jamais fait à Bétaumont et ce n'est pas vous qui allez commencer, j'espère. Vous décourager, vous abandonner à la tristesse ? A quoi bon ! C'est peine perdue, puisqu'il faudra tout de même vous remettre d'aplomb, avant de reprendre la tâche interrompue.

Ayant ainsi montré le côté tragique de la situation, j'amènerai Notre-Seigneur en scène, et, puisqu'il a dit : « *Venite ad me, omnes qui laboratis*, venez à moi, vous tous qui souffrez, je vous soulagerai, je le sommerai respectueusement de tenir sa promesse.

Puis je continuerai en ces termes :

Jésus est seul, mes Frères, à pouvoir résoudre les questions insolubles, et seule, par conséquent, son opinion mérite d'entrer en ligne de compte. Les hommes pensent et agissent d'après les temps, les lieux, les circonstances, leur humeur, leurs intérêts et leurs lectures ; aussi s'accordent-ils rarement entre eux. Les philosophes font leurs thèses, les savants leurs hypothèses, les écrivains

leurs livres, les journalistes leurs gazettes, les peintres leurs tableaux, les musiciens leurs chansons, les commerçants leur réclame, les bavards leurs discours, pendant que vous faites vos semailles ou vos moissons et que moi j'administre la paroisse. Laissez-les s'occuper, ils font leur possible et passent leur temps. Mais n'allez pas vous soucier de ce qu'ils racontent, sous peine de perdre vous-mêmes la tramontane. Au lieu d'en croire aujourd'hui votre beau-frère, demain votre cousin, après-demain votre journal, la semaine prochaine tel académicien de Paris, tel savant de Bruxelles, de Londres ou de Buenos-Ayres, ne vous en remettez qu'à Notre-Seigneur du soin de vous éclairer sur le problème de la vie et de la mort...

* * *

Et quelle attitude nous prescrit-il à l'égard de la souffrance ? D'abord, il nous défend d'accroître celle du prochain, enjoignant de ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit. Et certes, il y a bien assez de malheur sur terre sans que, par notre langue, notre égoïsme et notre méchanceté, nous nous mêlions d'en créer de surcroît. Notre-Seigneur nous recommande, au contraire, d'aimer nos frères : « Au jugement, dit-il, je regarderai comme faits à moi-même le bien et le mal que vous aurez faits tant à vos amis qu'à vos ennemis. » (Si M. le Chef de gare ou quelque autre incroyant se trouve dans l'auditoire, j'ajouterai prudemment que les infidèles n'ont donc pas à désespérer de leur salut, s'ils sont charitables et de bonne foi.)

Jésus nous conseille, ensuite, de ne pas aggraver notre propre souffrance. A chaque jour, dit-il, suffit sa peine. N'embrassez pas plus que vous ne pouvez étreindre ; ne joignez pas aux peines d'aujourd'hui la prévision de celles de demain. Avec la grâce divine, vous êtes bien capables de prendre courage jusqu'à ce soir, j'espère ? C'est tout ce que Dieu vous demande. Pourquoi vous donnerait-il, d'un seul coup, deux provisions de courage, une pour les épreuves d'aujourd'hui, et une pour l'appréhension des épreuves de demain ? Avez-vous besoin de deux paires de chaussures pour marcher ? Demain aura soin de lui-même ! Dieu existera encore demain, également paternel et puissant. Il vous aidera de nouveau, si c'est nécessaire. Et si c'est inutile, il ira au secours des autres. En auto, parfois l'on aperçoit, au loin, devant soi, un encombrement de voitures, de charrettes, et de camions : « Comment traverser ce fouillis ? Ce qu'on va encore perdre de temps ! » gémit-on. Et quand on arrive au lieu du dit encombrement, la situation s'est modifiée, tous ces véhicules se sont dispersés, la voie est dégagée, et l'on continue sans même devoir freiner. Ainsi en va-t-il souvent dans l'existence. On redoute le pire, on gémit, on se décourage, et tout s'arrange au mieux, et l'on en est pour ses frais de panique et ses gémissements anticipés.

Que si l'Evangile condamne tout pessimisme, suit-il de là qu'il promet l'âge d'or qu'Israël escomptait ? Nullement ! Jésus ne songe ni à redresser le jeu des lois naturelles qui font souffrir les hommes, ni à supprimer la liberté d'où naît leur méchanceté. Certes, il apaise une ou deux tempêtes sur le lac et parmi ses apôtres il ressuscite deux ou trois morts, il multiplie les pains et les poissons comme nous ferions de tête un calcul, il convertit quelques égoïstes, il accomplit un certain nombre d'autres miracles pour manifester sa puissance et sa bonté, mais il n'érige pas l'intervention miraculeuse en système, et les hommes ne cessent ni de souffrir ni de mourir autour de lui. Ils continuent aussi de s'entre-déchirer les uns les autres.

Et le plus fort, c'est qu'il en ira toujours de même ! Le malheur veut que dix-huit Juifs soient écrasés par la tour de Siloé, et les disciples indignés interpellent leur Maître sur cet accident. Est-ce un hasard ? Est-ce un châtimeur ? N'est-ce pas une honte que pareils faits se produisent encore en pleine ère messianique ? Comment en prévenir le renouvellement ? Si Notre-Seigneur écoute

ces questions, les disciples étant trop échauffés, ce jour-là, pour entendre raison, du moins se garde-t-il bien de promettre un avenir où les vieilles tours ne tomberont plus, sa mission n'étant pas plus d'étañonner les bâtiments vétustes que de supprimer la pauvreté, la maladie et les autres disgrâces humaines.

* * *

Mais alors, nous demanderons comme les apôtres : « Où est donc le progrès? Quel remède Jésus a-t-il apporté, si notre sort est aussi misérable, après l'incarnation qu'avant? »

Le progrès et le remède tiennent en deux formules évangéliques que j'ai cent fois commentées : *Ego reficiam vos* et *Vitam aeternam possidebitis*. Il me suffira ici de ramasser mon ancien commentaire en traits frappants, et de donner de la voix pour éveiller les auditeurs qui se seraient endormis. Aux autres, j'annoncerai que j'aurai bientôt fini. Et ainsi, tous écouteront la fin de mon discours.

Ego reficiam vos : « Dès ici-bas, je vous soulagerai », dit Jésus. Et comment cela, mes frères? En nous mettant au cœur l'espérance qui reconforte et réjouit, au lieu du stoïcisme qui assombrit et décourage. Il n'ose plus se plaindre, en effet, celui qui voit les âmes les plus innocentes et les plus belles, à commencer par Jésus, en proie à la douleur et à l'injustice. Il prend patience, celui qui sait, de bonne source, qu'il ne souffre pas en vain et que ses épreuves sont comptabilisées par le plus attentif et le meilleur des juges! Il ira même, peut-être, jusqu'à se réjouir, en songeant à la magnifique récompense qui l'attend! Tels sont les fruits de l'espérance. Elle ne supprime point le mal, mais elle donne la force de l'endurer; elle n'ôte ni le joug ni la croix, mais elle en allège le poids; elle n'empêche ni les larmes ni les gémissements, mais elle y mêle une certaine douceur; elle remplace le blasphème par la prière, l'inquiétude par la sérénité, le trouble par la paix; elle ne gâte

rien et améliore tout; sans elle on boude ou on maudit la vie, avec elle on la bénit. Sans elle, la pauvreté, la maladie, la vieillesse et la mort n'ont aucun sens, et l'on dit comme Anatole France qui, cependant, n'avait manqué de rien : « Il ne m'a pas été donné une heure de vrai bonheur ici-bas. » Avec l'espérance, au contraire on trouve au monde une harmonie suffisante, et l'on redit avec sainte Claire mourante : « Seigneur, je vous remercie de m'avoir fait vivre! »

Et vitam aeternam possidebitis : « ...et après la mort vous entrez dans la vie éternelle. »

Alors ce sera l'équilibre rétabli, les larmes à jamais séchées, l'ère de la joie impérissable et des compensations infinies, le paradis que nous aurons mérité, et où, par conséquent, nous ne rougirons pas d'être heureux.

Je décrirai le ciel aussi brillamment que je pourrai, ayant soin de montrer qu'on ne s'y ennuiera pas, mais qu'on y jouira d'un bonheur sans cesse renouvelé.

J'insisterai jusqu'à ce que Léocadie, qui ne peut se tenir de manifester ses sentiments, ait opiné du bonnet. Alors, je saurai que tout le monde a compris. Si, pour mon malheur, elle continue de froncer les sourcils et de tenir la bouche ouverte, c'est que la solution du problème de la souffrance ne lui est pas encore entrée dans la tête. En ce cas, je recommencerai en tournant mon sermon tout autrement.

Mais ce sera pour une prochaine occasion, car les longs discours fatiguent les auditeurs plus encore que l'orateur. N'ai-je pas, d'ailleurs, tout le reste de ma vie pour revenir sur ce sujet?

Et je terminerai en disant que la seule chose qui pourrait me contrarier au paradis, ce serait de n'y pas rencontrer tous mes paroissiens, réflexion qui, évidemment, leur fera plaisir, et qui est, après tout, la pure vérité.

OMER ENGLEBERT.

COOSEMANS

JOAILLIER ET ORFÈVRE
DE L.L. M.M. LE ROI ET LA REINE
25, AV. DE LA TOISON D'OR BRUXELLES